

***RENCONTRES***

***et***

***AUTRES SOUVENIRS***

*Par les membres nantais de l'Association Pour l'Autobiographie (APA)*



## Sommaire

<i>Les Lieux et l'autobiographie,</i>	Jean-Claude François	p. 5
<i>Mémoire et objets,</i>	Marie-Dominique Yvard	p. 7
<i>En passant,</i>	Monique Faillenet	p. 8
<i>Écrit en marge cependant,</i>	Elisabeth Linard	p. 11
<i>La mer, émois,</i>	André Abasq	p. 15
<i>J'aime pas la mer,</i>	Monique Faillenet	p. 17
<i>Les pierres,</i>	Marie-Dominique Yvard	p. 21
<i>Le piano de la gare de Nantes,</i>	Danielle Rapetti	p. 22
<i>Ligne de Paris,</i>	Jean-Claude François	p. 25
<i>La fin du deuxième tronçon,</i>	Jean-Claude François	p. 27
<i>Le chemin de l'école,</i>	Pierre Yvard	p. 29
( Petite écolière)	Denise (Lefèvre)	p. 33
<i>Le Vieux Bourg,</i>	Jean-Claude François	p. 35
<i>Une rencontre de hasard,</i>	Pierre Yvard	p. 37
<i>Saumur, Rencontre avec un paysage,</i>	Marie-Dominique Yvard	p. 41
<i>Des Mélanésiens à La Roseaie,</i>	Odile Pineau	p. 43
<i>Rencontres russes,</i>	Denise Lefèvre	p. 45
<i>Money, monnaie ou les bonheurs du jour,</i>	Monique Faillenet	p. 49
<i>Le rendez-vous,</i>	Danièle Mouillé	p. 53
<i>Cinq à sept,</i>	Nadine Cléaud	p. 57
<i>Une rencontre ?,</i>	Elisabeth Linard	p. 61
<i>La manif et le vélo Solex,</i>	Danièle Mouillé	p. 63
<i>Nantes, un mois de mai en décembre,</i>	Odile Pineau	p. 66



## *Les lieux et l'autobiographie*

Les lieux peuvent-ils écrire leur autobiographie ? Certainement pas. C'est à ceux qui les ont fréquentés qu'il revient de le faire. J'emploie le verbe « fréquenter » comme s'il s'agissait de personnes (on disait autrefois que tel ou tel « fréquentait » une jeune fille à marier). De fait, la fréquentation d'un lieu exige la longueur, la répétition. L'anthropomorphisme n'est jamais loin, et les mots pour le dire viennent spontanément. On cherche à connaître, on prend plaisir à séjourner, à retrouver. On se chagrine à quitter, à ne plus retrouver, ou bien à retrouver « changé ». Les lieux sont nos amis, quand on est exalté, on peut même s'adresser à eux, les tutoyer, entamer une conversation, la machine anthropomorphique ne demande qu'à fonctionner. Tout ce qui est humain s'adresse aux lieux comme aux personnes, le plaisir de la découverte, le besoin de revoir, le regret d'avoir perdu, la nostalgie s'applique à tout. En écrivant sur des lieux, qui peuvent être mobiles, comme des parcours, des itinéraires, c'est sur nous que nous écrivons.

**Jean-Claude François**



## *Mémoire et objets*

Je peux réellement tomber amoureuse des objets ou même rester en contemplation devant eux quand ils recèlent une mémoire ou une symbolique, quand ils sont témoins d'une culture, d'un temps, d'une époque et quand ils m'évoquent des souvenirs affectifs ou mon amour pour une période artistique ou historique que je voudrais pouvoir revivre. Parfois, l'objet semble m'attendre, m'appeler ; alors s'imposent à moi les vers de Lamartine :

*Objets inanimés, avez-vous donc une âme  
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer*

L'objet m'attire à lui comme un aimant et je ressens l'urgence de la possession. C'est un coup de foudre, une révélation. Sa valeur marchande m'est indifférente : il peut valoir trois sous dans une brocante (qui est toujours pour moi la caverne d'Ali Baba) et il rejoint les objets inutiles qui s'accumulent chez moi et nourrissent une obsession : défier la mort et l'oubli.

Chiner, c'est vivre toutes les émotions de la rencontre fortuite qui, pour les surréalistes, constituait le sommet de l'art. Pourtant, à l'inverse de ce qui était pour eux l'esthétique de la surprise, c'est pour moi infiniment plus car, au-delà de la surprise, c'est, au contraire, la recherche d'une éternité pourtant impossible qui m'émeut et me fascine.

**Marie-Dominique Yvard**

## *En passant*

### **Variation 1 : Maisons**

Il est parfois des maisons qui font signe ou plutôt qui me font signe. C'est imprévisible. Cela survient au passage, inattendu. C'est un bouleversement soudain, une mobilisation de tous les sens, un choc très vif, une onde de douceur. Tout cela en même temps. Des sentiments confus, envahissants. Un attrait irrésistible, un manque, une appartenance et une dépossession. Elle m'appartenait - de tous temps - j'y étais chez moi. Une chaleur, un rêve. Je pourrais y être encore, je ne peux pas. Quel est ce mauvais sort qui m'empêche d'entrer ?

La maison doit être, comment dire, vieille ? ancienne ? Ces mots là ne conviennent pas. Ce qu'il faut c'est sentir immédiatement qu'elle vit depuis longtemps, que de nombreux pas ont résonné, que des tables ont été mises, des fenêtres ouvertes. Les murs n'ont jamais été repeints\_ le crépi ou la pierre vieillis, se fondent dans le paysage.

Aucun critère esthétique convenu ne saurait me retenir. Ce peut être un perron majestueux, une grande demeure ou au contraire, une petite maison de brique et de broc. Une frise décorative, des matériaux démodés, la forme d'une porte, une couleur de volets, un pli de rideau, un jardin trop bien ordonné ou qui s'ensauvage. Impossible à définir, impossible à vouloir. Cela n'a rien de matériel. L'invisible qui traverse la pierre est trop vaste, trop plein pour avoir un nom. Il me tient là, immobile, en arrêt, sous le charme.

### **Variation 2 : Jardin**

Un jour en passant. Un quartier où je me trouve pour la première fois. Regard distrait sur des habitations banales. Soudain, longeant la rue et creusant une profondeur, un jardin. Au plus loin, de grands arbres, un étage, une balustrade de pierre. Quelque chose d'ancien et qu'on aurait voulu intemporel pour peindre un rêve d'harmonie et de vie paisible.

Au premier plan, la ligne courbe de quelques branches ployées sous les roses, comme pour inviter à entrer le passant de hasard. Entrer dans un temps immobile, dans le souvenir confus d'un jardin semblable, de quelque paradis d'origine qui avait bien dû exister un jour, quelque part, pour servir de modèle à cette fragile et naïve copie.

Ce sentiment de reconnaissance d'un lieu connu autrefois s'impose immédiatement, réveille le souvenir ou plutôt une multitude de souvenirs, d'images aperçues, engrangées sans savoir pendant longtemps et qui se recomposent sous la forme de ce jardin.



### **Variation 3 : Couleur**

En roulant en voiture, je me réjouissais de voir un paysage vallonné et comme vibrant au début du printemps, la brume à peine rouge ou déjà verte qui enveloppait les arbres, pas de vraies feuilles encore. Et toute une floraison blanche dans les haies, sur de fines branches noires.

Pleinement en accord avec le temps de ce petit trajet et cette campagne de l'ouest où je me trouve désormais.

Or voilà qu'une trouée de lumière traverse longuement un pré et le teinte d'une large rayure jaune, un jaune lumineux, insolite dans l'herbe verte et l'ombre des arbres de bordure. C'est aussitôt un frémissement dans la poitrine, comme des bulles qui pétillent sous la peau, une allégresse hors de proportion avec ce petit spectacle et apparemment sans raison. La sensation est première puis peu à peu, je crois comprendre.

Alors, très vite, transport ailleurs, rappel de champs lointains et parfaitement dissemblables. C'est en été, les champs desséchés après les moissons, les promenades sur les chemins qui les bordent ou leur traversée, les sandales qui laissent passer les piques des petits bouts de tiges serrées se tenant toutes droites et raides et crissant sous les pieds.

Rien ne rapproche ces lieux, rien d'autre que cette longue bande jaune inattendue.

L'émotion est troublante, joyeuse pourtant, celle de vivre l'ici et l'ailleurs, le présent et une image passée, en surimpression – et qui reprend toute sa place. Une surprise, un instant de peu, une merveille. Tout un monde ranimé par la seule grâce d'une couleur.

### **Variation 4 : l'amandier-pêcher**

On dirait des amandes. Il y a longtemps que je n'ai pas vu d'amandier...

- Je crois plutôt que ce sont des pêches. Le fruit est encore tout petit, mais on sent un soupçon de pêche dans la forme, la couleur, le duveté ; et puis les feuilles, je ne sais pas pourquoi mais je jurerais que ce sont des feuilles de pêcher.
- Mmm... Tu es sûre ?
- Presque. Sans argument mais de cette sorte de certitude qui vient de loin. Une expérience acquise sans l'avoir cherchée, naturellement.
- Donc, tu connais bien ces deux arbres, tu ne les confondrais pas.
- Les feuilles d'amandier sont-elles semblables, je ne sais plus très bien, si je réfléchis. Je ne pourrais décrire ni les unes, ni les autres. Je crois les reconnaître, c'est tout.
- Alors tu ne te tromperais pas...
- Si je pense aux amandiers, ce sont des fleurs blanches sur des branches noires que je vois... quand c'est encore l'hiver. Après je ne vois plus très bien... il y a longtemps.

- Difficile de décider on dirait.
- Oui, si je réfléchis, je doute. Je préfère la première impression.

Et chaque semaine, prenant le même chemin, j'examine mon amandier-pêcher et ses petits fruits énigmatiques. Peu à peu, voilà qu'ils s'arrondissent, gardent une petite pointe à l'extrémité, se teintent d'un peu de rouge. Des pêches ! C'est bien ça ... Je crois.

Aujourd'hui, un fruit est écrasé au sol. Je pourrais regarder son noyau, un indice... Mais je préfère attendre, garder encore l'incertitude, laisser le mystère intact, assister au dévoilement progressif qui donne un charme à ma promenade comme un entretien complice avec le petit arbre rabougri et ses fruits inaccomplis.

C'est un partage, un jeu, une petite jubilation. Et puis je veux croire encore à l'amandier. Je n'en ai jamais vu ici. Peuvent-ils pousser en ces contrées ? Mon désir pourrait-il transformer un pêcher en amandier ? Je vais bientôt savoir...Mais prendrais-je encore le même chemin ?

Laisser l'arbre contenir tous les fruits, tous les étés, un jardin enchanté, le jus sucré et généreux des fruits murs cueillis et mangés sans compter dans leur saveur première.

**Monique Faillet**

## *Écrit en marge cependant*

A chaque déménagement, ce brouillon non daté ressurgit. Il mentionnait un endroit que je quittais et un autre où j'allais m'installer, - la Mare Boinville au milieu des champs sur le plateau normand, la Grinzingenstrasse sous les vignes viennoises -, c'était donc à la toute fin des années 70.

Paru à l'époque dans la jeune revue Qui Vive, un poème m'avait touchée au cœur. Il évoquait, dans la campagne du New Jersey, un parcours qui rappelait au poète une campagne ancestrale, mais c'était comme s'il avait décrit, depuis mon lit, par la fenêtre sans rideaux de cette maison du plateau où j'étais seule avec deux petites filles, au-delà d'un champ de 14 ha alternativement planté de blé, de betteraves et de maïs, comme s'il décrivait, en plein vents, le potager d'une vieille femme que je ne vis jamais. Entre les deux pauvres mesures qu'on la disait habiter, il m'arrivait juste d'entrevoir, de si loin, de troubles rencontres furtives que j'observais à la lunette et qui m'inquiétaient, car la petite ville la plus proche était le premier séjour autorisé aux personnes indésirables en région parisienne.

Mais il ne s'agit pas de cela.

Chaque jour, en promenant le chien, je passais devant le potager. J'aimais qu'il dise une présence humaine dans cet endroit si peu peuplé. J'aimais aussi la guirlande de petits drapeaux américains dont on protégeait les salades contre les oiseaux. Ils me rappelaient la joie de la libération, et les fanions qui restèrent longtemps la seule décoration du garage rigoureusement clean de mon parrain et de ma marraine, où j'allais jouer avec mon cousin le petit Jean sous l'œil bienveillant de notre grand-mère qui ne pouvait plus rien faire d'autre.

J'appris que James Sacré passa son enfance dans une ferme en Vendée, qu'il fut instituteur, qu'il enseignait dans une université américaine. Je lis aujourd'hui qu'il associe « étroitement le cœur qui aime et celui qui bat », qu'il est resté « très attaché au paysage, et à la géographie... au terroir de son enfance ». Qu'il cherche à « rendre le passé aussi vivant que le présent » et à « les fondre l'un dans l'autre », que « (sa) poésie... n'est pas pour autant égocentrée, (qu')elle s'ouvre à l'autre, l'appelle et l'accueille ». Je ne savais pas alors qu'une partie de moi resterait un jour aux USA, ni que je m'installerais plus tard aux marches de Vendée.

J'ai sous les yeux 4 autres feuillets réunis par un trombone rouillé. J'avais écrit au crayon de papier. Des traces de correction gommées restent visibles. Sous le titre, *écrit en marge cependant*, je lis :

*Cette campagne cette autoroute arrivées là ce serait  
ma campagne à portée d'autoroute  
arrivés sans qu'on l'eût cherché  
là aussi des prairies des champs des maïs  
des mares des saules et encore  
il faudrait parler dans les blés du carré soigné*

*fleurs et légumes que veille  
un épouvantail à sans culottes aux couleurs de drapeaux  
et des fanions étoilés pour écarter des fèves  
l'ombre des oiseaux  
la maison s'ouvre par un portail ancien  
en même temps d'avant-garde – bois et acier  
pour suspendre l'appel  
de quelque côté que l'on se tourne*

Je renoue aujourd'hui avec la ferme de pierre qu'un architecte avait ouverte au soleil du matin jusqu'à ses couchants somptueux, aux grands vents, selon les jours et les saisons, aux pluies crépitantes, par les larges baies sans volets. Les deux filles avaient leurs chambres à l'étage. J'y voyais une mesure de sécurité.

Plus loin, j'avais prévu d'écrire sur calque :

*Silence obligé du texte écrit  
me parvenant il s'y lève la mer bruissante  
dans les peupliers balayés du plateau  
c'est ce vent du dehors qui remue – to stirr - très légèrement les mots  
comme autant d'épis de maïs ou d'ailleurs*

Il y a de quoi en sourire aujourd'hui... Mais je me retrouve telle que j'étais, si jeune, avec mes deux petites filles si belles. Sur le troisième feuillet, je lis :

*La maison n'est pas perdue sur ce plateau  
à 3 km d'une des bretelles de l'autoroute de Normandie  
isolée pourtant  
Sur la voie de Qui Vive à quel état –state ?  
elle anticipe  
sur ce qu'elle projette d'elle à cela qui de si loin l'annonce  
et pour ce que j'en sais peut évoquer  
d'autres terres préalables  
haute jetée*

Ces morceaux de bravoure, dont je ne devrais pas me moquer parce qu'ils rendent compte d'une démarche sincère, ont été écrits au revers de brouillons d'élèves. J'ai écrit à James Sacré :

*ma démarche peut vous surprendre  
je cherche les moyens d'une écriture d'appui  
où le texte, sans renier ses sources – cette part indécidable surtout qui , à la lecture d'un texte  
d'autrui et qui vous parle – fait que quelque chose va pouvoir parler – irait au contraire à  
leur rencontre  
se détachant des pages – apparemment blanches et libres  
en vérité imprégnées d'ombres sympathiques  
ouvrirait avec elle d'autres voies*

*Celles d'une lecture, d'une écriture moins solitaires ?*

L'éditeur de Qui Vive m'a donné l'adresse de James Sacré. Nous étions debout dans une salle de classe. J'aurais bien aimé qu'il lise ma lettre et mon poème, mais en homme bien élevé, il a fermé l'enveloppe avant de me la rendre.

Plus tard, je me rappelle m'être trouvée en face de James Sacré lors d'un de ses passages à Paris, dans une petite pièce du XIVème arrondissement qu'il me dit lui avoir été prêtée, non loin du périphérique. Ma lettre avait été classée avec d'autres, me dit-il. J'ai compris qu'elle n'avait aucune chance de revoir quelque lumière que ce fût, et j'ai écrit sur un cinquième feuillet :

*Un texte avait été lu. Un autre s'était écrit.*

*Il ne s'agit d'abord que de les rapprocher. On utilisa la poste aérienne – elle s'imposait -, en parlant de voies à ouvrir.*

*Qui aurait pu s'inquiéter de sources communes ?*

*Pourtant, ce paysage que le premier texte donnait, c'était bien celui de la réponse, pavoisé pour les raisons des semailles et des récoltes aux couleurs de l'Amérique, et qui existait aussi, de ce côté.*

*C'était pourquoi, au moment de le quitter, il fallait réécrire la réponse, dire cette vérité qu'il reste quand les terres pressenties déjà s'éclairent.*

Voilà, c'est tout. A mon tour, je peux classer.

**Elisabeth Linard**

## *La mer (émois)*

J'ai toujours aimé la mer  
Je me promenais et respirais l'air de la mer.  
J'écrivais et lisais des poèmes sur la mer.  
Je mettais la mer dans un grand sac ou une bouteille et je les jetais à la mer.  
La mer était bleue, verte, grise, je regardais, je contemplais la mer.  
Je me baignais dans la mer ou j'embarquais à bord du bateau et je voguais sur la mer.  
Je coulais des jours heureux au bord de la mer.  
Je prenais ma voiture ou mon vélo et j'allais à la mer.

Je traversais l'Atlantique à la rame ou sur ma planche à voile selon mon humeur, j'accostais aux Etats-Unis que je traversais à pied jusqu'à la côte Pacifique et là je contemplais un moment l'océan que le traversais en canoë pour me retrouver en Chine où, sur le rivage, je contemplais la Chine. J'allais au restaurant chinois manger du poisson à la sauce aigre-douce ou des fruits de mer. J'avais le mal du pays et les rivages de mon enfance me manquaient. Je continuais mon périple. La mer d'Aral était à sec, la mer d'Azov ne valait pas mieux, la mer rouge n'était pas rouge, la Méditerranée me portait à méditer sur la Grèce Antique.

Et puis la mer, toujours la mer, je commençais à en avoir assez.  
J'avais le mal de mer,  
Je vomissais, elle me sortait par les trous de nez, la mer.  
Je lui trouvais un goût amer.  
La mer à boire jusqu'à plus soif.  
J'en avais soupé, matin, midi et soir.  
La mer qu'on voit danser etc...  
Je chantonnais mélancolique.  
J'avais la vague à l'âme  
Quand soudain : « terre, terre ! » cria la vigie.  
C'était nouveau pour moi, c'était solide.

J'accostais donc et, de mon pied marin qui me faisait chalouper, j'entrais au Bar de la Mer où je commandais un Amer Picon quand, brusquement, la porte s'ouvrit comme poussée par un paquet de mer. « Maman ! » m'écriais-je. C'était ma mère. Courroucée et d'un ton sarcastique, elle cita Charles Baudelaire :

« Homme libre, toujours tu chériras la mer hein ? »  
« Non, Maman, la mer et moi c'est terminé, maintenant je pars jouer la fille de l'air car toute ma vie j'ai rêvé d'être une hôtesse de l'air. »

Et c'est ainsi qu'ayant d'abord connu la mer avant de toucher terre je m'envoyai en l'air avec des femmes de tous les pays, et ça marchait du feu de Dieu ! Moi qui ai toujours aimé jouer avec le feu je n'ai jamais été très terre à terre, on peut dire que je ne manquais pas d'air et, n'étant pas à ma contradiction près, pour finir j'ai repris la mer, qui m'attendait le long des golfes clairs puis je me mis à écrire des récits de mer, mes mémoires :

« J'ai toujours aimé la mer  
Et respirer l'air de la mer. Etc...

Pour terminer, une maxime :

Si l'homme est un loup pour l'homme, c'est un loup de mer.

**André ABASQ**





## *J'aime pas la mer, une géographie intérieure*

La mer, c'est grandiose. Elle suscite des passions, des pensées profondes comme les abysses, des frissons devant les gouffres amers : Homme libre... Ô combien de marins... Elle est appel au dépassement, à la liberté, à l'aventure. Partir sur les crinières des chevaux de la mer.

Mais moi la mer ne m'appelle pas du tout. Moi, j'aime pas la mer.

Il y a bien eu dans l'enfance une curiosité, l'attente d'un événement, d'un grand inconnu : voir la mer. C'était une longue préparation qui augmentait le désir. Il fallait d'abord en parler, faire le projet du voyage. On ne s'engageait pas si facilement pour une journée dont quatre ou cinq heures au moins seraient occupées par le trajet. Les photos que j'avais vues n'avaient que la plage pour décor, le sujet en étant oncles, tantes, cousines et mon père tout jeune homme. Ils étaient en maillot, assis sur le sable, tous les visages souriaient. Ce devait être un bonheur d'être en vacances à la mer : se baigner, jouer sur le sable, aller le soir à la criée et faire de délicieux repas de poissons et de coquillages.

J'en avais entendu les récits, moments de jeunesse, de plaisir, de partage, dans un temps où les soucis n'avaient pas de place. En ce temps-là, à l'école et dans mes premières années de collège, sur le document que remplissait le médecin lors de la visite médicale annuelle il y avait une rubrique « séjour de vacances conseillé », et il fallait cocher la case « mer » ou « montagne ». Chaque année j'espérais voir enfin une petite croix dans la case « mer », un conseil qui deviendrait un impératif puisque formulé par les autorités. Si ma santé l'exigeait, alors, comment ne pas s'y conformer ? Hélas, chaque année les deux cases étaient cochées indifféremment. La mer comme la montagne m'étaient bénéfiques. J'apportais le papier chez moi, déçue. Cette année encore, ce serait la montagne, comme d'habitude.

Je l'aimais pourtant la montagne, sans avoir eu besoin de m'en aviser, ces environs du Mont Lozère où nous passions deux mois chaque été à l'abri de l'interminable chaleur de la plaine, qui ne cesse pas,, même la nuit. Il y avait les promenades sur les sentiers, les baignades et la pêche dans un Tarn très clair, très froid, où les truites abondaient, où remplir un panier quotidien était l'ordinaire. Et les myrtilles, les framboises de la forêt, les... Mais je ne suis pas là pour parler de la montagne. Ce que je veux vous dire c'est que... j'aime pas la mer. Vers l'âge de huit ans, je l'avais vue pour la première fois. Une Méditerranée dorée et bleue, immense et paisible. Ce fut une belle et heureuse journée avec tous les plaisirs de la plage que l'on peut apprécier à cet âge. Elle a été le but de quelques rares dimanches au cours des années. Mais tout cela était une mer bien domestiquée, guère plus qu'un prolongement de la plage, faite pour les plaisirs du jeu et des baignades.

La mer fut autre chose le jour où, toujours vers huit ans en visite chez l'oncle Marcel à Marseille, nous décidâmes d'aller au Château d'If en bateau. La mer se révélait alors plus profonde, bien plus vaste et surtout plus mobile. Le léger bateau pour touristes tanguait doucement mais régulièrement sur les vaguelettes et voila qu'une sensation pénible me

saisissait, m'envahissait. J'avais horriblement « mal au cœur ». La mer n'était plus seulement un espace de jeu, j'en faisais une tout autre expérience qui ne me quitterait pas. Bien plus tard que ce soit sur un voilier où il fallait se débattre avec le vent et les cordages, en ferry pour l'Angleterre par grosse tempête, en bateau et par temps calme pour l'île de Jersey, j'ai été malade, malade au point de gâcher tout le premier jour du séjour. Décidément, je n'ai pas le cœur marin. J'aime pas la mer. C'est que je ne sais rien de la mer. Il n'y a jamais eu cet accord premier ou acquis au cours d'une histoire qui nous fait nous assimiler un lieu, qui nous rend un lieu habitable. La mer pour moi n'est hantée d'aucune mythologie intime assez puissante pour colorer l'imaginaire et, sur le spectacle du réel, imprimer le paysage rêvé. La mer reste une surface où le regard glisse. Rien de la profondeur du souvenir, aucun patrimoine sentimental acquis sans le savoir ne lui donne la densité nécessaire à une réelle sympathie, à une réelle présence. Je reste étrangère à cette substance liquide et aérienne. Il me faut mettre les pieds sur du solide, faire ainsi corps avec la terre, reconnaître comme miens chaque sentier, chaque hauteur austère et nue, chaque herbe, chaque fleur, contempler l'eau étroite et paisible sur le plateau près de sa source ou, plus bas, son déferlement contenu par le chaos de granit. Parce qu'il y a aussi la rivière. Sa naissance émouvante en une source d'accès difficile. Son parcours aux multiples aspects se pliant aux accidents du paysage ou les dessinant. Enfin sa dissolution jusqu'à, cela finit mal, jusqu'à la mer. Alors remontons à la source. A la mer pas de source « la mer toujours recommencée », semblable à elle-même.

Je reconnais que quelques moments de grâce me furent accordés. Saint Aygulf, à quinze ans, petite plage rocheuse, eau délicieuse et surtout encore très présentes la douceur du sable des sentiers sous les pieds nus, l'odeur chaude et acidulée de leur bordure de résineux brûlants. Montpellier où j'étais étudiante, la mer toute proche nous attirait dès le mois de mai et, oubliant les cours ce qui ajoutait au plaisir, à Palavas ou à Sète face à « ce toit tranquille » nous goûtions le privilège et le charme de longues plages de sable presque désertes. Ou encore à Maguelonne. Là, une eau verte et transparente rendait étincelants de fins galets si colorés que j'en récoltais, nous étions en 68, pour la confection de bijoux. En route vers l'Espagne, Collioure me révéla l'intensité de rochers rouges jetés dans une mer d'un bleu si sombre si bleu, un bleu comme je n'en ai jamais vu ailleurs. Impression puissante encore vivante. C'est toujours avec curiosité et désir sincère que j'ai découvert tardivement l'océan. J'admire les côtes rocheuses, leur aspect sauvage, les couleurs si variables de l'eau. Je peux les contempler avec la conscience certaine de leur beauté. Je reconnais bien volontiers cette beauté du spectacle qui peut être de l'ordre du sublime et me saisir. Mais d'amour, point.

Car c'est bien d'amour qu'il s'agit, de ce sentiment que rien ne justifie et qui vient de loin, de longtemps, de la profondeur d'une histoire collective et personnelle. Mes chères montagnes certes sont belles, parfois sublimes elles aussi. Je pourrais vous en dire toutes les qualités toutes les beautés mais je ne vous aurais rien dit de l'amour. Elles sont modestes le plus haut pic s'arrête à 1699 mètres mais tout est exactement à ma mesure. Dans mes montagnes tout me parle tout fait partie de moi tout me précède et me prolonge. J'y suis à ma place, je suis constituée de tous les grains du sol et de la roche, l'odeur du genêt et des bruyères me remplit de leur substance me fait respirer largement. Mon être se dilate à la mesure des lieux, je les habite avec douceur et un sentiment d'évidence. L'immensité n'est jamais déserte, je n'y suis jamais seule le paysage et moi appartenons au même monde. Devant la mer je ressens le vide, une grande solitude. La mer ne garde aucune trace du passage humain. Le bateau effacé, elle se referme toujours lisse ou alors creusée de son seul mouvement. Dans ma montagne la nature semble d'abord intacte, sauvage mais les marques humaines affleurent avec discrétion. Les sentiers se fondent parmi les herbes rases et les genévriers, les fragments de roche venus spontanément du sol dessinent les limites de maigres herbages. Les quelques fermes très

dispersées, granit et lauzes, semblent être un arrangement naturel. Et même l'accord avec la nature est tel que de gigantesques blocs sur les étendues des causses prennent avec le temps la forme de ruines, imitent une emprise humaine disparue. L'accord entre l'homme et la nature compose un espace sans rupture, donne un sentiment d'austérité digne, d'harmonie, de grandeur qui ne laisserait à la parole que le « Ah » d'admiration s'il n'était inutile à prononcer tant la beauté s'impose.

Pourtant de la mer il me reste des images, nombreuses et des moments de bonheur, plus encore que je n'ai dit : en Italie, Tunisie, Oléron, dans les petites îles au large de la Bretagne... seulement voyez-vous, la mer est un décor, une mer d'occasion, d'emprunt, extérieure. Jamais des lieux véritablement habités, des paysages exotiques. La mer oui mais pas trop sur l'eau, pas trop au large, la mer comme spectacle, les pieds sur la terre si justement dite ferme ou alors de rares moments de plein accord lorsque se jeter dans une eau tiède qui ne vous mord pas la peau, où le corps se déploie librement, sans pesanteur, vous donne cette sorte de sentiment de liberté, de jubilation.

Mais est-ce cela la mer ? La mer c'est lâcher son appartenance terrestre, c'est s'aventurer dans un élément tout autre, un monde inconnu, très loin. Car ça va loin la mer, trop loin. Les limites qui me sont nécessaires où accrocher le regard n'existent pas. La ligne d'horizon est incertaine, la mer, le ciel, tout se confond, le regard se perd, c'est le vertige. Moi, à la mer je me rétracte, je reste au bord. Je suis écrasée par le soleil ou saisie de froid, étourdie par le vent, un vent acéré qui se moque bien de votre présence. Vous êtes là, transparent, inexistant et ça souffle dur, ça soulève au passage une brume d'eau glacée qui vous colle aux cheveux. La sensation humide de l'air de la mer, l'odeur de la mer, l'immensité et la profondeur de la mer, l'absence de limites, tout cela m'étreint d'angoisse. Je demeure étrangère, à distance, tout m'est hostile. Il ne peut y avoir aucun sentiment d'appartenance à ce monde qui ne me conte aucune histoire. S'il n'est pas rare que j'apprécie une journée au bord de la mer- tout au bord en effet l'expression prend exactement son sens- sur un sentier en surplomb, c'est que j'y éprouve un plaisir esthétique. Mais le cœur n'y est pas tout à fait. Rien ne m'y parle d'amour. J'aime pas la mer.

Qu'est-ce donc que cet attachement si fort à un lieu ? Est-ce explicable ? Certes c'est le lieu de l'enfance, des premières sensations, de la jeunesse, ce qui est irremplaçable mais ne serait pas aussi un éloignement prolongé qui le rend si précieux ? Les séjours d'été ponctuent de longues absences. N'est-ce pas cette absence qui en révèle l'attrait ? En ville le plus souvent je l'oublie mais un cinéaste voit juste lorsqu'il affirme « *l'oubli est une fiction qu'on ne peut pas se raconter longtemps* ». Et c'est face à la mer que mes montagnes me reviennent le plus vivement. Au ravissement de son spectacle se mêle une étreinte diffuse de tristesse, la mer me tient si loin...Je pense : c'est beau, je veux me convaincre. Bien au contraire dans mes plateaux sauvages, mon sentiment n'est médiatisé par aucun mot, je n'en ai nul besoin. C'est comme une fusion, une plénitude qui se passe de tout jugement. A chaque retour les retrouvailles sont immédiates comme si je n'étais jamais partie. L'éloignement a ses vertus. « Marseille j'ai su que je l'aimais, dit Marcel Pagnol, lorsque je l'ai quittée ». Après un premier choc de reconnaissance je renoue tout naturellement un fil. Il y a juste à être là, à respirer. Etre là c'est être au monde, simplement, sans pourquoi.

La mer, c'est grand. La mer, c'est beau. La mer...

J'aime pas la mer.

**Monique Faillet**



## *Les pierres*

Pourquoi ai-je toujours eu la passion des pierres en tant qu'objets ? Elles me servaient d'abord à mémoriser les vacances dans mon enfance. Ramassées pour leurs formes insolites ou pour leurs couleurs, elles me rappelaient les escapades avec mon cousin dans les collines qui descendaient entre les pins vers l'étang de Berre, depuis le rocher de Vitrolles qui n'était alors qu'un village perché sur un piton rocheux.

Je privilégiais les ocres et les blanches parce qu'elles me semblaient conserver un peu de la chaleur ou de la lumière des lieux non encore défigurés par les exigences d'expansion économique et les ravages de l'industrialisation. Je rapportais aussi des brins de lavande pour essayer de retenir pour un temps des odeurs inconnues de l'atmosphère parisienne et je m'insurgeais contre leur caractère éphémère.

A l'âge adulte, les pierres font toujours partie de mon décor familial. Rapportées de voyages, non seulement elles ressuscitent chaque fois les souvenirs mais elles défient miraculeusement le temps par leur solidité rassurante. Elles sont gratuites, ne coûtent qu'un peu d'efforts pour les ajouter au poids du sac à dos et de la valise mais j'y tiens autant qu'à un coûteux objet parce qu'elles contiennent en elles un parfum d'éternité : pierres des îles ou des volcans, lourds galets blancs ou striés polis par les vagues, pierre rondes et blanches tachées de points bleus, si parfaitement délicates que l'on croirait des œufs de caille. Elles accrochent mon regard comme un appel et je les recueille avec la même gourmandise que les mûres très noires dans les taillis.

Qui dit que la pierre est une nature morte ? Creusées, bosselées, percées, rugueuses, granuleuses, crayeuses, coupantes, sableuses, veloutées, leurs aspérités sont aventure et leur douceur est paix.

Dans l'appartement, elles sont une réelle présence. Disposées à même le sol, par endroits à l'image de l'itinéraire initiatique d'un jardin zen dans lequel lignes, couleurs, formes et volumes ont un sens, elles s'associent à la fragilité des livres dans mes bibliothèques accumulés depuis tant d'années, eux aussi, car les deux sont présence vivante. Ensemble, ils démultiplient le temps, le souvenir, les rencontres fortuites ou attendues, invitent à la méditation.

**Marie-Dominique Yvard**

## *Le piano de la gare de Nantes*

### **Impromptu n°1**

Un après-midi d'assez grand trafic.  
Deux jeunes garçons jouent à quatre mains, fort bien. Un air puissant, peu connu.  
L'un part, l'autre reste.  
Les notes de l'*Appassionata* rivalisent avec les cris d'un gamin en colère et,  
par intermittence, l'annonce d'un train. Beethoven et son interprète ont raison  
du portable de ma voisine : "J't'entends pas. J'entends rien." Bravo.  
Du monde partout, debout, assis, têtes tournées vers la musique.  
Le piano aimante le pas des voyageurs. Toutes sortes de voyageurs :  
un grand jeune homme noir, une fillette avec un ballon rose,  
une vieille dame et sa valise à roulettes.  
"Quelle bonne idée" dit une autre en se tournant vers moi ;  
un sapin vert, en bois, dépasse de son sac.  
La *Lettre à Elise*,  
La *Marche turque*.  
Le jeune musicien joue mieux Beethoven. Qu'importe.  
Quelques voyageurs ont peut-être loupé leur train.

### **Impromptu n°2**

Ce soir sied un jazzman habillé de brun, cheveux gris en catogan.  
Sa musique l'habite.  
Un enfant noir d'une dizaine d'années, subjugué par l'homme et la magie du jeu,  
s'approche du piano, reste à distance, suivi d'une blondinette de quatre ou cinq ans.  
L'homme sent la présence du garçon, tourne la tête et lui lance un regard  
de sympathie complice.  
Mais le jazzman doit prendre son train.  
Le garçonnet se met au piano, ne joue pas vraiment. Il semble vouloir reproduire  
un air ou des arpèges ; puis s'en va avec sa maman et sa petite soeur  
jusque là invisibles parmi les voyageurs.  
La place est libre. Curieuse, la fillette peut enfin toucher l'instrument qui l'attire.  
Quelle marque dans la mémoire enfantine ?  
Un souvenir éphémère ? Pour l'un et l'autre ?  
Ou bien une rencontre étonnante, voire décisive pour le jeune garçon plus âgé ?

### **Impromptu n°3**

En guise d'accueil en ce jour anniversaire, le mien,  
une jeune virtuose aux longs cheveux noirs joue Chopin.  
A ses côtés, un homme et sa harpe.  
Valses, études ou polonaises, un air enchaîne l'autre.  
La grâce d'un romantisme profond ou léger, c'est selon, touche un lieu ordinaire,  
l'espace d'un instant.  
En cette matinée d'hiver, le hall de gare promu studio de répétition ?  
C'est bientôt l'aube de la Folle Journée.

### **Impromptu n°4**

Milieu d'après-midi à la gare de Nantes. L'heure creuse. Aucune annonce.  
Quelques voyageurs éparpillés deci-delà.  
Aux pieds du piano, étendu de tout son long sur le côté, grand, l'air âgé, un clochard  
eût-on dit autrefois, semble dormir, son barda auprès de lui.  
Un jeune homme s'assoit au piano, entonne un classique romantique.  
Le vagabond ouvre les yeux, se redresse sur un coude, l'attention éveillée.  
Il se lève, échange quelques mots avec le pianiste. Comme un accord.  
Le jeune quitte le tabouret. Un agent de sécurité s'approche, questionne à voix basse.  
Un signe : "Non, non, tout va bien". L'agent s'en va sans insister.  
Les deux hommes partagent le siège, jouent de concert un morceau  
que je ne connais pas.  
Mais l'ancien s'enflamme. De ses mains jaillit une musique passionnée,  
presque violente ; une exécution guère à la portée d'un quelconque amateur.  
Surpris, le jeune homme laisse toute la place au musicien, se tient debout, admiratif.  
Vient l'heure de son train. Il esquisse un salut discret.  
L'homme poursuit un bref moment son jeu frénétique,  
puis va s'allonger à la romaine auprès d'une jeune fille  
assise par terre à l'entrée du *Relay*.  
Que lui dit-il ? Elle sourit. Ils se parlent.  
L'homme se relève, va saisir ses sacs et s'éloigne le plus naturellement du monde.  
A mon oreille vibre un air de gravité.  
Etrange métamorphose éclair.  
Quel chemin du piano à la rue ?  
Le hall retombe dans sa torpeur d'entre deux heures de pointe.  
Le Nantes - Saint-Nazaire part bientôt et moi avec lui.

**Danielle Rapetti**





## *Ligne de Paris*

La véritable ouverture sur le vaste monde fut la création de la ligne de Paris, qui date de 1878. En fait il y en eut deux. La plus ancienne reliait Paris à Nevers, comme il se doit. Elle longeait les voies naturelles, la Seine, le Loing, puis la Loire. Elle avait pour destination Clermont-Ferrand, et plus que des Nivernais, elle acheminait vers la capitale les fameux « bougnats », descendants des Arvernes, qui ont leur parler distinct. La seconde ligne, favorisée par Dupin, un grand homme politique de la Nièvre, était plus spécifique : elle visait le Haut-Nivernais et se glissait au pied du Morvan, infranchissable à cause de ses mamelons. Elle ouvrit en 1878, à partir de Clamecy.

Tant qu'elle longe la vallée de l'Yonne, il est facile de la tirer, la ligne. C'est relativement plat, d'Auxerre à Clamecy, et d'ailleurs le Canal du Nivernais, décidé à la fin du 18ème siècle et achevé en 1842, monte prudemment cette vallée avec de longs biefs que ferme une courte écluse. Il a servi de canevas au chemin de fer. Elles sont parallèles, la voie d'eau et la voie ferrée. Mais elles doivent se séparer, au moment de franchir la ligne de partage des eaux : la Seine ou la Loire, il faut choisir son camp ou plutôt sa pente. Le canal se hisse héroïquement au sommet de son utilité par un escalier de quinze écluses très rapprochées. La voie ferrée se faufile comme elle peut entre les coteaux en déblai, ceux du pays nommé le Bazois. Trois localités sont déclarées « en-Bazois ». Châtillon, son château et son canal, c'est le Bazois. Aunay, son château encore plus beau, qui a vu passer Clemenceau, le Tigre. Et Tamnay, qui semblait promise à un beau destin, comme gare de correspondance en direction de Château-Chinon, capitale du Morvan celte. Une voie fut lancée et achevée mais elle buta contre un cirque, genre Gavarnie, la ville tout en haut, la gare tout en-bas. Terminus. Pas pratique. La promesse fut répudiée, n'étant bonne qu'à véhiculer des bûches et des bœufs.

On partait lentement, en lâchant des « tchoufs » lents et bruyants, qui s'excitaient jusqu'à ne former qu'une respiration saccadée, comme celle d'un coureur exténué, d'un chien tirant la langue d'avoir poursuivi une balle. La voie était unique, sauf dans les gares, avec leur bâtiment principal, abritant les guichets, les consignes à bagages, la salle d'attente, les toilettes publiques et le rangement des lanternes rouges. Et bien entendu, le logement du chef de gare. La ligne de Paris ne jouissait pas d'un statut suffisant pour avoir droit à une buvette, encore moins à un buffet de la gare. Mais des cafetiers avisés avaient ouvert un estaminet à proximité, où l'on pouvait attendre, en ingurgitant un sandwich (« ici on peut apporter son manger »), à condition de commander une boisson. Une chopine de rouge pour les hommes, une eau de Vittel pour les femmes, une grenadine pour les enfants. Les gares étaient desservies par des automobiles ou des voitures à chevaux : les parents ou les amis occupaient leur temps à « mener au train ».

Avec le temps et l'augmentation des automobiles, de quelque type qu'elles fussent, la nécessité d'envoyer un train entier ratisser les collines et les prés du Nivernais ne s'imposa plus. On assista à la survenue d'un étrange véhicule nommé autorail. Mais les gens disaient la micheline, sans doute en relation avec une œuvre de mécénat du célèbre fabricant de pneumatiques, Michelin de Clermont. Ce véhicule était aussi confortable qu'un vieux car

poussif, bruyant comme s'il traînait des casseroles, et ne transportait parfois que le conducteur et le contrôleur. Mais il fallait la continuité et la régularité de la ligne, car elle était indiquée dans le Chaix, réseau sud-est. Désormais, la ligne cessait à Corbigny, promue au rang de cul-de-sac.

La splendeur du train de Paris ne réapparaissait qu'aux week-ends. Un vrai train, avec plusieurs wagons estampillés Paris-Corbigny, entrait en gare, le vendredi soir, chargé de Parisiens venus se détendre au contact de la fraîche nature. Le train prenait son week-end, lui aussi. Il restait à quai le samedi toute la journée, pour que la motrice repose son moteur diesel. Le dimanche soir, il fallait repartir, mon dieu que le temps passe vite ! On repartait avec une salade fraîche du jardin, et quelquefois un poulet fermier bien nourri. Ce flux rythma la vie de mes oncles et tantes pendant des années, revoir Paris n'était pas beau comme dans la chanson, mais ça permettait d'attendre la retraite. D'autant que ça ne coûtait rien, toute la famille était cheminote, le plus gradé ayant même droit à la première classe.

**Jean-Claude François**

## *La fin du deuxième tronçon*

C'est comme si on démantelait un morceau de la ligne de chemin de fer reliant Paris à Corbigny. Les trains s'arrêteraient à Clamecy, et après : démerde-toi. Mais c'est des œufs qu'il s'agit. On dit en langage officiel : télécabines. Les premiers œufs ont été implantés à Villeneuve, ils étaient bleus, ils n'avaient qu'un tronçon, ils montaient vers 1800 mètres, après : tire-fesses. La douce et gentille piste des Barres. Les œufs de Chantemerle ont été prévus pour doubler la benne de Serre-Chevalier, en deux tronçons, elle aussi, mais avec changement à Ratier, comme dans le métro. La station de correspondance s'appelait Saint-Paul, ou plutôt Saint-Popaul, avec du monde comme à Paris, mais pas du tout renfrogné, non, du gai, de l'alerte. Il convenait de poser ses skis, de saluer Popaul au passage, mieux : de lui dire « salut Paul, comment vas-tu, une bière s'il te plaît ». Être tutoyé en retour par un Popaul amène, c'était comme être adoubé chevalier. L'incendie de la station-bar (en bois) a mis fin à la carrière de Popaul, qui ressemblait à Zavatta, Achille.

La création des œufs de Chantemerle fut aussi une fête, les gars et les filles de cette voie aérienne vous saluaient au départ, en exigeant de façon débonnaire l'exhibition de votre ticket du jour, un assemblage de lettres et de chiffres : JB 9 ou AC 3. Quand on voulait que le ticket, en fait une pendeloque collante arrimée sur un fil de cuivre, serve deux fois, il suffisait de prendre un anorak déjà porté le matin, par le fils ou par le père. Pas plus compliqué que l'opération du saint esprit.

La queue pour monter dans les œufs s'organisait dans un joyeux boucan de grosses godasses de ski, avec le cliquetis des bâtons sur les carres. On était salué à l'embarquement pour les cimes par le hochement de tête des hommes de la cabine, qui veillaient à ce que rien ne pendît de l'œuf. A la première gare, la halle de Ratier, l'animation musicale et l'atmosphère blagueuse étaient assurées par d'autres figurants. Déjà l'aspect : des barbes, des moustaches, des cheveux longs, des katogans. Certains jouaient du cornet à pistons, d'autres de la trompette. On pouvait lire sur des affichettes : ici commence le chambertin. Les amis du ski et de la neige montaient dans le train, on se serrait pour faire de la place.

Le départ vers la deuxième gare était plus impressionnant : on quittait le monde encore assez policé de Ratier pour l'univers un brin austère et menaçant de Serre-Che-2000. La montée était inexorable : pas de retour, sinon à skis. Le « Val sans retour de Brocéliande », à côté, c'était de la gnognotte. Parfois, au sortir de la halle n° 2, un bon vent glacial vous faisait serrer les fesses plus qu'en bas. On venait d'atterrir sur la lune, du blanc partout, des silhouettes qui dévalaient d'encore plus haut, de la ligne de crête. Pour ajouter à la peur, prendre le bien-nommé tire-fesses, plutôt le serre-fesses. Certains en attrapaient des crampes dans l'entre-jambes. D'autres laissaient échapper la précieuse rondelle et s'écroulaient dans la

poudreuse hostile. On les abandonnait à leur sort, comme des marins tombés à bâbord. Le moment venu, on redescendait, content et repu, vers ce deuxième tronçon, qui promettait, après un quart d'heure de descente, une bière moussante sur un sol plat.

Il est mort, le deuxième tronçon. En bas, des bidules métalliques vous palpent les poches : feu vert si la carte est bien »du jour ». Pas de filles, pas de sourires promettant le paradis temporaire : bonne journée, bon ski, bonne neige. La ligne tourne court désormais, à peine a-t-on survolé les mélèzes que l'on entend : terminus, tout les voyageurs descendent du train, assurez-vous de n'avoir rien oublié.

**Jean-Claude François**

## *Le chemin de l'école*

Octobre 1940, J'ai six ans et je vais à l'école pour la première fois. Mes deux frères, ma sœur et moi, nous partons chaque matin de la ferme du Haut-Breil, où nous sommes nés, pour nous rendre à pied par tous les temps jusqu'au bourg à trois kilomètres. Pas de plaintes car c'est la tradition. Je suis même content de mon sort car le chemin de l'école, c'est une aventure partagée avec des camarades prêts à tirer parti de toutes les découvertes faites le long des petites routes et chemins vicinaux non goudronnés. Des petits tas de cailloux sont toujours en réserve sur la berme tous les cent mètres environ et le cantonnier est toujours à l'œuvre ici ou là pour reboucher les trous et les ornières. Nous partons et bientôt, de ferme en ferme, un groupe se forme et nous nous retrouvons une quinzaine à l'arrivée sur la place de notre petit village d'environ cinq cents habitants. Je suis à Saint Germain de la Coudre (1)

La route est bordée d'arbres en berceau presque tout le long du chemin et c'est là que commence la vraie découverte de la campagne : marcher dans les flaques d'eau, faire bruissier les feuilles d'automne, marquer nos pas dans la neige, résister au vent froid, s'arrêter débusquer quelques écrevisses dans le ruisseau Rosay-Nord, dénicher les nids, attraper des bestioles...Les criquets et les hannetons ont ma préférence. Je les mets dans des boîtes d'allumettes pour, une fois rentré à la ferme, fabriquer un chariot minuscule avec des fonds de boites et des bouchons bien découpés pour les roues. Je les attelle. Ils tirent ma charrette ou mon tombereau à moi. Je chasse les corbeaux et grimpe pour aller chercher les œufs et les emporter à l'école car il faut lutter contre ces nuées d'oiseaux noirs qui s'abattent en croassant sur les semailles d'automne.

Je n'ai aucune idée de la guerre. Les activités agricoles continuent comme avant. Chaque jour de la semaine, je passe devant le lavoir municipal près du pont de chemin de fer. Les femmes vêtues de noir, à genoux dans leur casier de bois, bavardent, frappent, savonnent et tordent le linge. L'eau savonneuse est vite emportée par le courant. Au même endroit, je sens, à la saison, l'odeur âcre du chanvre mis à rouir puis étalé près du lavoir avant d'être transporté à Beaumont pour faire des toiles, des cordes et des ficelles. L'hiver, j'ai les mains parfois couvertes d'engelures en dépit des quelques marrons chauds que j'ai fourrés dans ma poche avant de partir. J'ai les pieds serrés dans des galoches à semelles de bois qu'il faut souvent « *reclouter* ». Mais Je suis toujours content d'arriver enfin au bourg sur la place de l'église avec sa tour sur le côté et son proche particulier : le « *caquetoire* » du dimanche ! Je suis arrivé. Les trois kilomètres du retour sont loin de mes pensées. Ce qui compte, c'est bien que je sois arrivé.

Le village prend vie tôt le matin. Dès notre arrivée, nous animons la place avec nos cris et nos rires. Le charron cercle déjà de grandes roues. Sur l'enclume du maréchal-ferrant, un fer à cheval bien rouge commence à prendre forme. Le cheval attend. Le charretier s'est

levé tôt. Les deux cafés sont ouverts. J'achète un rouleau de réglisse à la vieille demoiselle qui tient la seule petite boutique avec sa mère. Pas de pain ni de pâtisserie, il faudrait aller à deux kilomètres au hameau de La Hutte si on veut acheter le « *pain de deux* » ou le « *pain de quatre* ». De toute façon, j'ai bien mangé avant de partir. Je quitte les grands qui courent vers l'école des gars. Moi, comme je suis tout petit, je vais à l'école des filles. Je suis arrivé et je suis content car, à midi, je vais manger « *chez la grand-mère* ».

Mon institutrice est Mademoiselle Angebault. Son nom me plaît. Elle a la voix douce. J'aime la classe, l'odeur de la craie, de l'ardoise et de l'encre violette. L'hiver s'y mêle la senteur un peu âcre du poêle. Les cadres représentent des figures de l'Histoire dont celle du Maréchal. Je découvre que le monde est bien grand sur les cartes de couleurs vives accrochées au mur. Tout m'intrigue. Je parviens à lire car j'ai déjà un peu appris à la maison. Je commence à remplir, au crayon, puis avec un porte-plume, mes premiers cahiers aux lignes bien marquées. Je m'applique à former les pleins et les déliés. Chaque jour est une fête. Et voilà que je sais vraiment lire et écrire. Juillet est déjà là. Je vais maintenant profiter de l'été à la ferme : les moissons, les battages, la pêche, les jeux dans les champs.

Je suis grand maintenant.

## §

Octobre 1941. J'ai sept ans. On me dit que j'ai l'âge de raison. C'est pour ça que je vais à « *l'école des gars* ». Le territoire entre la ferme et l'école m'est devenu familier. Je connais le nom des fermes comme celui des fermiers. Avec les autres, je passe au Bas-Bray, puis sur le petit pont avant d'arriver au passage à niveau. Je traîne mes pieds dans l'amoncellement des feuilles d'automne et on arrive à la Belandière. Là, les chiens se ruent vers nous en aboyant et nous accompagnent un court instant. Sans savoir pourquoi, je n'aime pas la portion de route entre le carrefour de la route de Fresnay et le lavoir. Les peupliers m'impressionnent et les maisons me sont étrangères. Je marche vite pour aller jusqu'au lavoir, passer sous le pont de chemin de fer, longer le cimetière et monter la côte jusqu'au bourg. Maintenant, je fais davantage attention à l'église avec sa haute tour pointue séparée qui ressemble à une tour de guet. Je passe devant la boutique où, pour quelques sous et par habitude, j'achète des bonbons. Vers l'école des grands, je regarde la grande maison du charpentier. Enfin, intimidé, j'entre dans la cour de mon école qui me paraît immense avec, au fond, le préau et les cabinets. Sur la gauche, un seul bâtiment qui comporte la petite mairie, la maison de l'instituteur et l'unique classe. Derrière, j'entrevois ce qui me paraît être un grand jardin.

Après la douceur de Mademoiselle Angebault, je découvre la gentillesse de Monsieur Vieillepeau. A mes yeux, il ressemble à un bon grand-père. Et il écrit si bien sur le tableau ! Il s'occupe de chacun sans jamais élever la voix. Il n'est pas très grand. Il a les yeux vifs, Il quitte parfois la classe car quelqu'un le demande dans la petite pièce qui sert de mairie. Il est le secrétaire et il veille donc sur tout le village. J'aime bien quand il revient et distribue des images d'Epinal qui me font découvrir des coins de France et des pages d'Histoire. Au fil des semaines, j'apprends tant de choses.

Un jour, toute la classe est rassemblée pour aller à la ferme de la Belandière. Nous allons ramasser les doryphores qui dévastent les champs de pommes de terre. Une belle sortie en plein-air ! « *Maît'Denieul* » et sa femme nous reçoivent près du hangar. Après la récolte, j'ai les mains collantes et jaunies. On se lave à la pompe avant d'aller dans la grande cuisine pour

« boire un coup ». Ce qui est bien, c'est que l'après-midi se termine et que je suis déjà à mi-chemin de la maison.

Une autre fois, un photographe est venu nous prendre en photo. Monsieur Vieillepeau s'est placé à droite des trente-neuf élèves. Je suis au deuxième rang, les grands sont debout tout en haut sur des bancs.

Juillet 1942 arrive. Je sais que je ne vais plus reprendre le chemin de l'école. Les parents ont décidé de regrouper les trois frères et je vais devenir pensionnaire à l'école Saint-Joseph de Fresnay. A presque huit ans, j'ai un peu peur car je vais quitter la campagne pour la ville. et, en plus, j'entends parler de guerre, d'occupation, de résistance... Je change de monde.

**Pierre Yvard**

---

*(1) La commune de Saint- Germain- de- la- Coudre est devenue Saint-Germain-sur-Sarthe en 1952.)*





## *Petite mémoire d'une écolière*

### Une école pauvre de hameau

J'avais sept ans. Je ne retrouve pas d'images du déménagement ni de l'installation dans une nouvelle école. Ce qui reste est une impression tenace d'avoir faim.

La guerre venait à peine de finir. On mangeait encore très mal, du pain de maïs jaune et serré, du lait condensé Gloria en boîte ; une tranche de mauvais pâté de tête attirait ; un poulet avec des frites à l'huile de colza était une fête. Malgré mon jeune âge je faisais parfois les courses et pour nombre de denrées les tickets étaient exigés.

J'avais sept ans. Je savais lire et j'aimais les contes, le livre de lecture "Jeannot et Jeannette" du cours élémentaire précédent, relu mille fois, les brochures de l'école Freinet "la Gerbe". C'était une nouvelle campagne, pas celle de ma petite enfance, dans la commune de Plogonnec, non loin de Quimper. Une pancarte annonçait le hameau : Saint-Albin, éloigné du "bourg" de plusieurs kilomètres. Une grande rue avec un boulanger, une chapelle entourée d'hortensias, vers laquelle se pressaient des fantômes de vieilles dames aux tabliers noirs, deux épiceries à l'odeur de farines et de moisi, une buvette, un maréchal ferrant, antre chaud, bruyant et mystérieux, une grosse ferme à l'odeur de foin, avec des chiens bruyants qui aboyaient à chaque passage, des maisons basses où vivotaient des veuves en faisant de la couture ou nanties parfois d'un poulailler et d'une vache ou encore des ouvriers agricoles qu'on voyait parfois tituber ... Une maison construite grâce à "la loi Loucheur" disait ma mère, semblait un grand luxe.

La maison d'école m'apparaissait gigantesque. Une haute bâtisse typique de la Troisième République commentait mon père, avec des pierres taillées de granit autour des fenêtres. Un étage pour le logement des maîtres et un grenier. Des fenêtres larges pour les salles de classe, hautes de plafonds, de dimensions amples, un plancher sombre au sol, des tables inclinées, pour deux élèves avec un banc scellé, maculées de l'encre violette des encriers en porcelaine, traces de la maladresse des élèves s'initiant à l'écriture des majuscules ou minuscules ou des plumes Sergent Major souvent "crevées". La cour, en terre battue, était cernée de murs ; un puits sur un côté, le préau au fond.

Les récréations me semblaient suffisamment longues pour laisser en arrière la leçon de morale avec la devise du jour écrite au tableau, la récitation puis la lecture et la grammaire. Plus tard vers onze heures ce serait le calcul mental sur l'ardoise, à lever au coup de règle sur le bureau, les tables de multiplication et les "problèmes" que je redoutais : les achats additionnés de la ménagère qui pouvaient dépasser ou non ce qu'elle avait dans son porte-monnaie, la vitesse des trains, le débit d'un cours d'eau, le temps nécessaire d'ouverture d'un robinet de baignoire pour son remplissage ; ces objets, robinet et baignoire m'étaient inconnus.

Les enfants venaient de plusieurs fermes souvent éloignées, par des chemins boueux, en "boutou coat" (sabots de bois) crottés des bouses des vaches qu'ils avaient traites avant le trajet. Garçons et filles dans la même cour dans laquelle allaient et venaient les maîtresses et l'unique maître en blouse grise, jetant un œil sévère si une bagarre au cours du jeu de billes, de marelle ou de chat perché menaçait.

L'hiver, seul un poêle rond à bois ou à charbon si on en trouvait, au moins des sacs de boulets, donnait une petite chaleur et beaucoup de fumée. Il fallait le recharger souvent et le nettoyer tous les soirs. Les doigts le matin surtout restaient gourds et de temps à autre le maître annonçait une séance de réchauffement : sauter cinq minutes dans la cour, (les "boutou coat" claquaient en cadence sur le sol gelé au risque de se fendre), et faire de grandes embrassades avec les bras entourant le torse, à vitesse rapide. Comme il n'y avait ni eau courante ni électricité, les lavages de main étaient succincts avec l'aide d'un broc d'eau froide du puits, renversé sur plusieurs paires de mains au dessus d'une cuvette émaillée. On ne pouvait lire ni le matin au début de la journée de classe ni à la fin, en décembre et janvier ... pas non plus de radio ni d'électrophone pour apprendre à chanter.

Aux beaux jours, dans une deuxième cour d'école de juin finissant elle se souvient de l'odeur des tilleuls et des roses, de jeux animés et particulièrement de ce jeu cruel qui consistait à couvrir de feuilles larges de marronniers ou de châtaignier, jointes en guirlandes par des aiguilles de sapins et de quelques vêtements disparates, un enfant allongé dont on ne devait rien reconnaître. Un jeu nommé "jouer au mort" qui plaisait beaucoup. Un groupe d'enfants restait caché ; les officiants en appelaient d'autres cachés aussi une fois le linceul terminé. Trouver le nom du gisant était l'énigme.

**Denise Plouhinec**

## *Le vieux bourg*

Comme il a changé, le vieux bourg de Vessey. Dans ces cantons du sud de la Manche, les noms des communes se terminent en -ey. Dans mon Nivernais, c'est du -y, cette petite différence, on s'y fait, c'est de l'exotisme toponymique : Vessey, près de Sacey, Aucey, Boucey, Macey, Curey, Moidrey, Vergoncey, Cormeray, etc.

Je l'ai connu presque autonome, le bourg de Vessey, pour se nourrir et se divertir : une boulangerie, une épicerie, un café, groupés autour de l'église. Le boucher passait deux fois par semaine, avec sa camionnette-boutique. On était assuré de ne pas mourir de faim, ni de soif. Aujourd'hui, le bourg est mort. Les anciens se débrouillent comme ils peuvent, pour aller au chef-lieu de canton, à Pontorson. Plus d'école, plus de cris d'enfants, un car les embarque, les débarque. Il n'y a pas messe tous les dimanches.

Le cimetière est, chose rare, autour de l'église désertée. On peut y lire, sur les tombes, les noms d'une vingtaine de familles, apparentées, prolifiques, qui ont conclu des alliances, au fil des décennies. Des agriculteurs, petits et grands, qui avaient pour but de conserver, ou d'agrandir leurs hectares. Des artisans, bourreliers, forgerons, mécaniciens.

A chaque nom est lié une anecdote, une particularité physique ou morale. Rose Paturel, qui avait un derrière si énorme qu'elle avait du mal « à entrer par une porte de grange ». Le père Déloger, un ancien de 14-18, qui racontait volontiers ses exploits. Il avait « envoyé à la gueule de l'adjudant » son bidon. Il fut affecté à un régiment disciplinaire, se retrouva avec des tirailleurs marocains qu'on envoyait « nettoyer les tranchées », expression délicate pour dire achever les blessés « boches » à l'arme blanche. Pour les mettre en train, on leur versait des rasades de « goutte », ce qui les faisait accomplir leur tâche sinistre « la brau (la bave) à la goule ». De la mère Faitout, on disait qu'elle avait « le cul monté sur des roulements à bille », parce qu'elle haussait, se rendant à la messe, chacune de ses fesses de dix centimètres à chaque pas, les faisant tourner, avant qu'elles retombassent.

A Vessey, quand on avait atteint un certain âge, on devenait « le père » ou « la mère ». Il y en avait de toutes sortes, mais c'était plutôt honorable. Ainsi, le « père Davy », qui regrettait de n'avoir pu aller jusqu'à Berlin « à ch'va » (à cheval), la guerre ayant été conclue par un armistice ambigu, ce qui faisait dire que le cri de victoire de la Madelon « on les a eus ! » ne résonnerait pas éternellement, car on risquait de les avoir de nouveau, encore une fois, sur le râble. Ce fut en mai-juin 1940, et les anciens en furent mortifiés. Les glorieux aînés furent défaits, leurs fils faits prisonniers en moins de deux, envoyés en Prusse-Orientale, loin de ce Berlin convoité, et qui plus est, au fin fond de l'Allemagne.

Comment résister à cette « étrange défaite », les « verts-de-gris » sur le dos, les « Fritz », les « chleus » postés partout. Le maire d'alors, encore un « père », le père Chauvin, avait trouvé un mode de résistance, sa seule arme étant le calva. Dans les rapports obligés qu'il avait avec la soldatesque, il prenait un plaisir malin à offrir à tous des rasades de « son » calva, au nom de la bonne volonté à collaborer à l'extinction des gosiers enfiévrés. Quand ses hôtes étaient bien soûls, bien inconscients, il leur apprenait à fredonner *La Marseillaise*, déguisée en air folklorique typiquement normand. Les allemands réputés pour leur art de chanter en chœur, reprenaient comme ils pouvaient la mélodie patriotique :

« allongue zenfants dé la batterie

le chour de cloire est tarifé ».

Bien des années après le départ de nos hôtes pesants, après la « vraie » victoire, il en riait encore.

**Jean-Claude François**

## *Une rencontre de hasard*

Je dois partir aujourd'hui. C'est avec joie et fierté que j'étrene la petite Simca 5 d'occasion que je viens d'acheter avec mes quelques économies, à mon retour d'Edimbourg où j'espère bien retourner pour une année de plus dès le mois de septembre afin de pouvoir sillonner les routes d'Ecosse, conduire le long des *glens*, m'engager entre les vallées, admirer de nouveau les ruines des châteaux, longer les côtes, tout cela au volant de ma petite voiture rouge au toit gris clair métallisé. Mais pour l'instant, en ce 10 juillet 1959, me voilà parti vers Saint-Julien-de-Quiberon où un ami, Michel, m'a invité à passer quelques jours. Il fait beau et chaud. Les routes ne sont pas encore très encombrées et, dès dix heures du matin, c'est avec la sensation d'une extrême liberté que je traverse villes et villages avant d'atteindre la presqu'île. En fin d'après-midi, j'emprunte l'étroite route qui mène à Saint-Julien et me dirige vers la mer pour enfin m'arrêter devant *Ker Marie-Joseph*, modeste maison d'un étage, à deux pas de la plage. La valise légère est montée dans la chambre de Michel et mes brèves vacances de cinq jours dans sa famille commencent.

Une fenêtre donne sur la rue et nous regardons passer les vacanciers qui remontent déjà la rue étroite pour rejoindre leurs maisons après un bain de mer et de soleil qui leur a permis de parfaire leur bronzage et d'améliorer sans doute leurs aptitudes pour la nage ou la voile. Michel a, lui aussi, un voilier mais je ne sais pas très bien nager et préfère les promenades ou le volley-ball sur la plage. Il n'y a pas encore les foules qui viendront à partir de la décennie suivante et le lieu, à l'écart de la grande route qui aboutit à Quiberon, a gardé son caractère de vieux village en bordure de côte. Le premier soir, nous en faisons vite le tour et parcourons la plage avec sa pointe rocheuse et son coucher de soleil. Après un dîner partagé avec les parents de Michel, ses frères et sœurs, nous nous réfugions dans la chambre et échangeons nos souvenirs de l'année passée. Mais, l'essentiel est maintenant de profiter de ces quelques jours de détente.

C'est le 12 juillet qu'un temps beau et chaud semble vouloir s'installer. Vers neuf heures, nous voilà réveillés et, accoudés sur le rebord de la fenêtre, nous nous abandonnons au seul passe-temps de vacanciers oisifs qui ne se résume qu'à regarder passer les quelques familles qui descendent déjà vers la plage. Sans que nous le laissions paraître, notre secret espoir est de découvrir si quelques filles, aussi inoccupées que nous deux, n'allaient pas se présenter en descendant du village. Ce serait bien si nous pouvions nous joindre à un petit groupe et passer ainsi de meilleures vacances et, qui sait, se faire quelques amis. Mais rien d'intéressant à l'horizon ! Tout juste quelques enfants déjà prêts pour la baignade, portant parasols, seaux et pelles, tous les objets nécessaires pour passer une longue matinée sur le sable.

Pourtant, voilà deux filles en short et tee-shirt qui marchent d'un bon pas et bavardent entre elles. C'est à peine si elles lèvent la tête pour nous regarder. Elles sont déjà bien bronzées. Vont-elles nous sourire ? Allons-nous leur parler ? Dans les années cinquante, il n'était pas de bon ton d'interpeller les jeunes filles avec autant de facilité et de désinvolture qu'aujourd'hui. Il faut dire que nous hésitions aussi à faire quelque remarque qui nous aurait peut-être disqualifiés pour une prochaine tentative. Pourtant, j'ose me lancer sans me rendre compte de mon manque d'humour dû sans doute à une timidité toujours présente.

- Bonjour, quels beaux chapeaux vous avez là !

Des rires s'accompagnent de regards à la fois moqueurs et porteurs d'un mépris bien justifié devant une remarque aussi banale. C'est vrai que j'ai été stupide. Comment ai-je pu être aussi bête ? Aussitôt, Michel me ramène à la réalité :

- « C'est râpé, mon vieux ! »

Les voilà parties et leur conversation doit porter sur la stupidité des garçons et leur incapacité à se montrer sous un jour naturel et amical. Enfin, nous n'accordons pas davantage d'attention à ce premier contact infructueux et nous comptons bien aller à notre tour profiter du soleil.

Nous arpentons la plage depuis les grandes étendues de sable jusqu'à la pointe rocheuse vers Quiberon. Nous décidons de prendre un bain de mer, le premier pour moi. Michel m'accompagne jusqu'à son bateau ancré un peu au large et nous prenons quelques photos dont une où je pose comme un marin d'opérette, une main tenant le mât et l'autre sur la hanche. Quelle pose ! Moi qui sais à peine nager et n'ai jamais pris la mer. En remontant vers la route, nous apercevons un petit groupe qui fait une partie de volley-ball. Avec plaisir, mais aussi avec appréhension, j'aperçois nos deux filles qui ont rejoint la partie. Nonchalamment nous nous approchons. J'avais un peu honte de ma peau blanche que le soleil n'avait pas encore entrepris de faire rougir d'abord, et bronzer ensuite, si la chance me souriait. Je repensais à ma stupide intervention de la veille. Fallait-il sourire, nous arrêter ou passer notre chemin ? Mais un grand gars nous aperçoit et crie :

-« Venez, on va faire une partie ! On va faire deux équipes, allez, allez ! Venez, mais venez donc ! »

Nous voilà tous les deux d'un côté en sachant que nous n'étions pas si sportifs que cela. La partie commence. Maladroit déjà par nature, je parviens mal à renvoyer le ballon qui s'en va frapper celle que j'avais longtemps observée en me disant qu'elle était la plus belle, le teint bien bronzé. Ma seule performance fut d'envoyer le ballon dans son visage. Je me précipitai de l'autre côté du filet.

-« Ca va ? Je vous ai fait mal ? »

-« Non, ce n'est rien ».

Le sourire qui accompagna ces paroles et le regard qui me fixa un instant me troublèrent. La partie s'arrêta et nous nous séparâmes. Pourquoi n'ai-je pas proposé de nous revoir sur la plage le lendemain ? Dans trois jours je devais repartir. Quelque chose en moi semblait me guider et je ne pus m'empêcher de penser, le reste de la journée, à celle dont je n'avais même pas demandé le prénom.

Je repris confiance dès le lendemain soir 14 juillet, l'avant-veille de mon départ. Une retraite aux flambeaux tout à coup anima le village et tout le monde se retrouva pour flâner dans les deux ou trois rues à la nuit tombante. Inévitablement, je la vis. Elle était avec ses parents, son frère et sa sœur et elle me sourit. Je la regardai et souris à mon tour, mais que faire ? En ce temps-là, une jeune fille bien élevée ne pouvait quitter les siens pour suivre un garçon simplement reconnu dans la rue. Nous ne pûmes qu'échanger deux ou trois mots et je réussis à glisser : « nous nous verrons sûrement sur la plage demain ? » J'étais vraiment heureux car, devant repartir le surlendemain, c'était bien là ma dernière chance. L'ami Michel

se moqua un peu de mon enthousiasme et ne pouvait pas imaginer qu'une telle brève rencontre sur une plage bretonne, un jour de juillet, puisse avoir un dénouement autre que celui d'un fugitif souvenir. Mais moi, j'étais déjà emporté vers des rêves de fiançailles et de mariage. Je ne cherchais même pas à réfléchir sur les obstacles qui viendraient éventuellement se dresser sur ma route. C'était comme si une force extérieure à moi-même me guidait et j'étais confiant.

Le 15 juillet, dès le matin, je partis seul vers la plage et elle était déjà là. Après un timide bonjour, nous nous sommes dirigés vers les rochers et c'est en cet endroit que notre première - et peut-être dernière - conversation put enfin avoir lieu. Oh ! Pas de grands mots ni d'engagements, ni de propos romantiques bien que le cadre aurait pu s'y prêter. Nous étions assis côte à côte sur un rocher en surplomb avec le roulement des vagues, la douceur de la brise matinale et le soleil déjà haut dans le ciel. Non, cet échange fut banal :

- Je m'appelle Pierre. Et toi ?

- Marie-Dominique, mais tout le monde m'appelle Dominique

- Quand repartiras-tu ?

- Seulement à la fin de ce mois.

- Où habites-tu ?

- A Paris. Je vais au Lycée. Et toi ?

- Je vais sans doute repartir en Ecosse et continuer de préparer ma licence d'anglais.

Je m'en voulais de ne pas pouvoir exprimer ce que je ressentais et de ne sortir que des phrases si banales qui tenaient plus d'un interrogatoire que d'un échange. Nous réussîmes tout de même à échanger nos prénoms. Elle était souriante et timide à la fois, mais ne l'étais-je pas, moi aussi ? Ses yeux marron parsemés de paillettes dorées (j'idéalisai chacun de ses traits et je ne pouvais concevoir plus de beauté et de bonté en une seule personne). Son regard donc se posait sur moi, me fascinait et m'encourageait. J'étais plus sûr de moi. Sûr de quoi ? Il me fallait la quitter de toute manière et nos chemins ne se croiseraient plus.

- Donne-moi ton adresse. On va s'écrire.

Je n'avais pas de carnet, pas même un morceau de papier.

- Tiens, j'ai ce qu'il faut.

Elle fouilla un instant dans son sac. Je le revois encore, une sorte de panier en paille en forme de petit tonneau.

Chacun notre tour, nous échangeâmes nos adresses. Elle habitait bien Paris, mais elle me donna aussi son adresse dans le Midi puisqu'elle irait ensuite passer un mois dans sa famille. Je pris cela comme un signe favorable. Elle avait donc quelque sentiment pour moi ? Nous nous sommes quittés peu après. Elle rejoignit ses parents déjà installés sur la plage et je partis, échangeant un dernier regard avec elle.

Je quittai Saint-Julien en début d'après-midi sans avoir pu la revoir une dernière fois. Je repris la route, ne pensant qu'à elle. Ni photo, ni quelque souvenir, uniquement ce papier avec ses deux adresses, mais elle était là devant moi et je n'allai pas l'oublier. Elle ne s'effacerait jamais de mes pensées. En Août, je lui envoyai à Vitrolles une carte en lui souhaitant une bonne fête et je pus joindre la photo sur le voilier que Michel avait prise un mois plus tôt. Elle répondit. Puis, au cours d'une visite à Paris après la rentrée, j'appris qu'elle n'avait pas encore tout à fait quinze ans !! J'allais en avoir vingt-cinq.

Aujourd'hui, j'ai un âge avancé, comme on dit. Nous sommes ensemble depuis soixante ans.

**Pierre Yvard**





## *Saumur, rencontre avec un paysage*

Ce matin, beau temps doux. Les pelouses du lycée technique et celles qui sont sous nos fenêtres, émaillées par les roses, sont sans cesse rafraîchies par une véritable vapeur de gouttelettes brillantes. C'est le silence surtout que j'apprécie, ce grand silence à peine troublé par le bruit lointain d'un marteau quelque part dans l'atelier du lycée technique. Mais ce que j'aime par ces matinées proches de l'été, c'est cette odeur d'herbe chaude et humide mêlée au parfum des roses, une luxuriance de senteurs subtiles qui vous donne envie de fermer les yeux et de respirer longuement.

Les promenades dans la campagne proche sont toujours pour moi source de sérénité, de nouvelles provisions de vie. J'aime à y marcher vite en regardant mes pieds et en retenant mon souffle pour ne vivre que par l'ouïe et l'odorat, sans attacher ma vue qui disperse. J'aime les herbes courbées sous le vent, le coteau incliné où la vigne grandit à une rapidité étonnante, le petit cimetière entouré de cyprès qui est à demi caché par un repli de terrain, le bois et le tournant de la route étroite et encaissée où il passe plus de chevaux crottés et de charrettes vieillottes et grinçantes que d'automobiles rutilantes. La vaste Loire réserve des surprises : en surplomb nous découvrons ses innombrables ramifications, ses îles, ses îlots, ses presque îles toujours vertes aux taillis à peine troués de traînées de sable blanc. De loin en loin, une vieille ferme en tuffeau, burinée comme un vieux visage, trouée, déformée, à la pierre tendre, poreuse, si joliment blanche malgré les ans et que le vieux toit d'ardoises à moitié affaissé enrichit de teintes nuancées de gris.

**Marie-Dominique Yvard**



## *Des Mélanésiens à la Roseraie*

J'habite à Angers dans un quartier excentré qui porte un nom bucolique : la Roseraie. Il y eut, c'est vrai, au siècle dernier, une belle et grande plantation de roses où s'extasiaient des visiteurs venus de toute la France pour y découvrir l'établissement horticole d'André Leroy, fierté de tout Angevin connaissant un tant soit peu l'histoire locale. Mais qui s'en souvient encore ?

De nos jours, les français en quête d'exotisme n'hésitent pas à faire des milliers de kilomètres en avion pour visiter d'étranges pays, pour y voir leurs habitants se parer de leurs plus beaux atours, couleur locale.

Pour moi, il n'est pas nécessaire de me mettre en frais. A la Roseraie, parfois je me sens toute bizarre lorsque je porte pantalon, jean et autres tenues ayant la particularité de décliner toutes les nuances de gris, de bleu, de marron, de noir. Car des vêtements colorés, on en voit .

Un des lieux privilégiés pour assister à un festival multicolore, c'est l'église du quartier . A la Roseraie , mais aussi aussi dans un large rayon, vivent des gens originaires de Wallis et Futuna, ces « confettis d'Empire » comme les désignent les géographes. Minuscules îlots quelque part dans le Pacifique entre Nouvelle Calédonie et Polynésie Française. Les femmes y ont la beauté si particulière des amoureuses de Gauguin : femmes plantureuses échappant à tous les canons de nos mannequins anorexiques Elles sont là, à la paroisse de Saint-Martin des Champs, toponymie toujours bucolique. Les fillettes frêles au teint mat vont devenir ces femmes aux épaules larges, à l'opulente chevelure très noire et brillante mise en valeur par les fleurs des îles. Avec l'âge, elles mûrissent placides , d'une sérénité d'outre océan.

Quand advient un baptême, toute la communauté se retrouve. Brusquement, on n'est plus à la Roseraie, Angers, France, Europe. La cérémonie offre un surprenant spectacle pour tout bon chrétien occidental qu'un simple applaudissement au cours d'une célébration peut mettre mal à l'aise. D'abord, les chants. Le chœur, où dominant les voix puissantes des hommes, entonne les chants, en wallisien ou futunien. Tout en langue locale, la leur s'entend. Sonorités gutturales du wallisien, plus rondes du futunien. Les femmes ont revêtu les robes traditionnelles dans lesquelles elles semblent chez elles comme au pays. Couleurs éclatantes, étoffes satinées. Dans les chevelures relevées en chignon, la fleur est artificielle bien sûr mais bien belle pourtant, blanche, éclatante, peut-être fleur de magnolia. Les hommes portent des pagnes courts, au-dessus ou au dessous du genou, c'est selon et des chemisettes à fleurs. Je les vois toute l'année, hiver comme été, des tongs aux pieds. Mais les femmes ne craignent pas non plus le froid avec leurs bras dénudés en plein cœur de décembre. Pour les cérémonies, hommes et femmes ont la taille enserrée dans une très large ceinture de raphia, à franges. Tout cela semble si naturel.

Le moment de l'offertoire offre un étonnant spectacle. Les jeunes filles avancent deux par deux dans l'allée centrale. Les premières portent des colliers de fleurs, semblables à ceux que les tahitiennes glissent au cou des touristes qui débarquent sur leurs îles de rêve européen. Ceux-là sont destinés aux prêtres qui vont officier un peu encombrés de cette parure insolite.

Étrange spectacle Pas moins que le cortège des jeunes filles qui, portant les offrandes de fruits et de fleurs, avancent avec un léger déhanchement et esquissent un pas de danse empreint de pudeur et de solennité. Ainsi peut-être défilaient les jeunes et jolies prêtresses dans les temples égyptiens.

Avec leur visage grave, ils ne se donnent pas en spectacle. Ils sont là et offrent l'authentique rencontre de qui n'est plus l'étrange étranger de Prévert.

Bien sûr, à la Roseraie, il y a aussi des silhouettes tout aussi exotiques mais plus inquiétantes, plus troublantes, celles de ces femmes de plus en plus nombreuses ensevelies dans d'immenses voiles noirs, verts, bleus.

Odile Pineau

## *Rencontres Russes*

Pourquoi cette attirance, depuis l'enfance pour la Sainte Russie millénaire, devenue bolchevique durant soixante-dix ans, et à présent pays difficile à qualifier ?

Des illustrations représentant des villages de moujiks devant leurs isbas, des femmes aux joues roses et aux fichus rouges, des hommes à chapeaux, aux larges braies sur des bottes avachies et boueuses, moustachus, des enfants déguenillés, l'attiraient durant des heures feuilletant des contes pour enfants. Tout autour : le blanc de l'immensité neigeuse piquetée des troncs argentés des bouleaux, ou bien, si c'était l'été sur l'image, de prairies fleuries, de champs de blé. Au loin, un monastère surmonté de bulbes dorés.

Plus que d'autres contes pour enfants, ces contes des contrées lointaines m'enchantaient, base de contemplation et de rêves qui pouvaient durer des heures, à observer tous les petits détails de l'image, où Babayaga officiait, protégeant les petits enfants des belles mères cruelles et des méchantes sorcières. J'irai certainement un jour dans ce pays, me disais je.

Bien plus tard, cet intérêt s'enrichit de lectures d'auteurs célèbres, comme « la Fille du Capitaine » de Pouchkine, histoire assez traditionnelle paru en 1836, et surtout Gogol, son livre terrifiant « Les âmes mortes » et le livre critique « Le Revizor ». Ce qui fut une révélation, pour une adolescente tourmentée, ce furent les ouvrages de Dostoïevski, avec ses bons, ses naïfs, ses marchands malhonnêtes et sans scrupules, ses nobles appauvris, ses femmes courageuses, magnifiées ou victimes. Et aussi l'assassin sans motif véritable, Raskolnikov qui s'en prit à une vieille dame vivant dans un appartement sombre au fond d'une cour de la capitale, près d'un canal, dont tous les détails étaient puissants. Ce qui me « parlait » le plus dans ces récits et personnages était la finesse psychologique des humains, leurs états d'âme, leurs revirements, leurs émotions puissantes, les dilemmes moraux, le sens du mal et du bien presque mystique. Orientation que l'on retrouve dans Tolstoï. Avec Gorki, « la Mère » c'était déjà la contestation organisée mais divisée, du système tsariste.

Comment ne pas être subjuguée par une littérature aussi forte dans sa diversité, bien loin d'un certain réalisme voire une certaine sécheresse de la littérature française de cette époque, son sens de la destinée et la puissance d'évocation de ses « héros » ou « contre-héros » ? Si l'on ajoute l'opéra, les voix de basses, qui donnent le frisson, des chants liturgiques, l'émotion artistique nous envahit...Est ce cela « l'âme russe » ? Douchka.

Devenue professeur d'histoire, j'approfondis donc les principes du régime tsariste resté féodal, où le servage sévit fort longtemps, les révoltes, les soubresauts, les divisions entre les « Occidentaux » et les « Slavophiles » devant les tentatives de réformes, tellement le retard

était grand avec le reste de l'Europe. Sans doute était-ce trop tard car la contestation grandissait, avec le courant nihiliste, les attentats, et surtout la montée du courant socialiste et sa version léniniste conduisant aux révolutions de 1917.

Cet immense pays, de forêts où on se perd, de toundra, de steppes, de lacs, de fleuves puissants, de climats extrêmes, décidément me fascinait.

Deux de mes filles apprenaient le russe, peut-être influencées par mes paroles sur ce grand pays et c'est donc par leur professeur que je fus conviée, l'été 1982, à un voyage de découverte, avec les élèves de russe du lycée, en partie financé par le jumelage de Nantes avec Tbilissi, qui était le centre du voyage. Mais bien sûr, auparavant Moscou, Volgograd au mémorial très émouvant de la bataille si meurtrière où l'Armée rouge arrêta la progression nazie vers les champs de pétrole de la Caspienne. Les hôtels de l'Intourist étaient gigantesques, des halls avec des lustres énormes, où se donnaient les repas de mariage; des repas monotones avec les sempiternels harengs, les betteraves, le saucisson agrémenté de pommes de terre fades. Un jeune homme du parti, Serguéi, veillait à ce que personne ne dérive du programme prévu et mal nous en prit, à quelques unes, de lui fausser compagnie pour faire la queue en vue de voir la riche iconostase des petites églises des princesses près du Kremlin. Les babouchkas, tenant un cierge nous firent une place dans la queue pour « les petites parisiennes » en nous tendant aussi un cierge... Le sermon de Serguéi fut violent mais il hésita à nous sortir manu militari de l'église où nous venions d'entrer... Un vrai cerbère. Les portraits de Brejnev jalonnaient les places et les carrefours mais même ainsi surveillé, le groupe ne pouvait ne pas voir la pénurie, à la queue devant de tristes magasins gris.

La Géorgie, c'est le SUD, le tiède, les fruits abondants, les vins, le champagne, des villages coquets. Près d'un de ces villages, accompagnés d'un académicien parlant bien le français, une grande nappe fut dépliée sur l'herbe et on nous régala de mets succulents, bien arrosés, un long repas avec des toasts de bonheur, au son de musiques très vives ou langoureuses des balalaïkas et des accordéons, jouées par des villageois.

Pour ne pas oublier que nous étions dans une république soviétique, le car escalada les pentes du Caucase pour la visite d'un camp de komsomols, très bien tenu par de beaux adolescents pionniers au foulard rouge.

L'académicien tint à nous montrer aussi, non loin de là, très haut, la plus ancienne petite église à croix grecque de la région. L'âme russe donc encore : la foi religieuse, la musique folklorique, les agapes, oubliant pour un temps les guerres, les massacres et les dominations, y compris l'ottomane qui dura des siècles, avant celle des bolchéviks. Staline était géorgien et promis par sa mère à devenir pope.

Ce bref périple, plutôt superficiel malgré un sens de l'observation dont je me targuais, me laissa une impression contrastée et il manquait surtout le contact avec les habitants, leur mode de vie, leur quotidien.

Dans la décennie suivante, donc à l'ère Gorbatchev puis Eltsine, une surprise. Professeur à Paris, je « racontais » sans doute de façon vivante les révolutions russes. Un élève, Maxime, fils de dissidents installés en France vint me voir pour proposer un échange inattendu. Son grand père, académicien, connaissait un couple de retraités cultivés de St

Pétersbourg qui désirait ardemment connaître la France et qui, en premier, recevrait pour un long temps, une jeune fille voulant améliorer son russe. Tout trouvé pour une de mes filles, pour septembre suivant. Elle y passa presque trois mois au lieu des six semaines prévues, car non seulement elle était considérée comme la fille de la maison par ce couple charmant mais aussi parce qu'elle ne comprenait pas grand chose durant les premières semaines. Bien sûr, l'été suivant, je recevais ce couple, au début à Paris, que le compagnon de ma fille leur fit visiter en détail en voiture, la nuit aussi. Sur le trajet vers ma maison de bord de mer, visite du château de Chenonceaux qui leur plut beaucoup. Ils furent contents de ce séjour à la mer, avec des repas qu'ils apprécèrent et des promenades dans la pinède de St Brévin qui leur rappelait les rivages de la Baltique où ils avaient une datcha ordinaire, dans les pins, et un bout de jardin... C'est donc moi qui fut reçue chez eux l'été suivant...dans un trois pièces, dans un immeuble de huit étages avec un ascenseur qui n'inspirait pas confiance et une cage d'escalier à la peinture vert pomme écaillée... Je tins un carnet avec mes étonnements, très nombreux, les sorties, et il y beaucoup à voir à St Pétersbourg ! les repas avec leurs amis, leurs soucis, personnels et la situation politique. J'eus souvent la confirmation que l'histoire de ce pays, avec ses tragédies, a un lien étroit avec la vie des personnes réelles. Pas de famille qui n'ait connu pour l'un ou l'autre de ses membres ou amis, soit le goulag, soit l'assassinat, soit la prison. Ce sont ces notes, prises sur le vif, que je peux transcrire. On sera bien loin du pays un peu idyllique et fantastique imaginé dans mon enfance.

**Denise Lefèvre -**





## *Money, monnaie ou les bonheurs du jour*

Le Marais. Rue du Faubourg Saint-Antoine, rue du Bourg-Tibour, rue Vieille du Temple... Ce n'est pas le quartier désormais à la mode qui me parle, c'est quelque chose d'ancien et d'intemporel. C'est un Marais venu de l'Histoire et de la littérature : vers l'âge de douze ans, bien loin de là, un livre dont j'ai oublié le titre m'a plongée dans la vie de ce quartier au XVIIIe siècle. Les beaux hôtels et leurs salons, l'animation des conversations brillantes, des lectures, des concerts, la légèreté de la flûte et de l'épinette, le bruissement des jupes de soie. Et tout près, les artisans du Faubourg Saint-Antoine, les ateliers d'ébénisterie où l'on fabriquait ces petits meubles au nom plein de promesse : Bonheur du Jour. Et puis la foule enflammée des journées de 1789 parcourant les rues dont j'ai ainsi appris le nom. A douze ans, j'étais un personnage du livre. Beaucoup plus tard, à l'occasion d'un séjour à Paris c'est en paysage familier que je me suis trouvée dans le Marais et au fil des jours j'ai flâné dans le quartier comme dans une ville natale. J'ai lu le nom des rues sur les plaques avec émotion. Relu pourrais-je dire comme autant de signes familiers venus de l'enfance. J'ai marché au hasard en une promenade aussi douce que nostalgique : les anciennes devantures peintes, les vieilles boiseries, les arrière-cours décrépitees et inchangées, tout ce qui avait échappé à une restauration dévastatrice m'était comme souvenir « Rien n'a changé, j'ai tout revu... », je me sentais l'âme verlainienne. Depuis, lors de chacun de mes brefs séjours dans la région parisienne j'aime me rendre dans le Marais comme sur des lieux de l'enfance, lieux qui m'appartiendraient et constitueraient mon paysage.

Aujourd'hui, ferai-je un pèlerinage chez Victor Hugo Place des Vosges ou prendrai-je un thé Rue des Rozières au Loir dans la Théière ? Je me laisse si aisément prendre au charme délabré de ce lieu qu'on ne saurait appeler salon de thé. Je suis très tentée mais voici le Café des Philosophes, Rue Vieille du Temple. Plusieurs fois j'ai eu envie d'y prendre un repas, attirée par cette enseigne prometteuse et une terrasse animée. Cette fois je me décide. Aussitôt je me sens à l'aise, accueillie par une bonne chaleur, des boiseries anciennes, une belle lumière. Je me félicite de mon choix et j'apprécie le repas léger, agréable, bien accompagné d'un thé à la menthe inattendu en ce quartier –c'est curieux, il m'en a déjà été proposé un ce matin en un lieu bien différent, et plus à propos. A deux tables de moi, trois messieurs bien vêtus, costumes étincelants de neuf, de mode, de conformité. On voit que le trois pièces cravate est la tenue qui va de soi, leur tenue de travail quotidienne, image lisse, neutre. Dans la Banque ? Ça en a tout l'air. Leur conversation le confirme très vite : comptes... placements... milliers d'euros... et puis l'un d'eux :

« J'ai un vrai dilemme : est-ce que je dois transformer mes livres en euros ? Elles ont chuté de vingt-cinq pour cent. Mais est-ce que ce sera meilleur en euros... on dit que la livre va se stabiliser. Comment décider, quelle est la meilleure opération ? C'est un vrai dilemme !

-Que voulez-vous, aujourd'hui dans tous les cas de figure c'est une pièce que l'on jette en l'air... et même le dollar qui avait rattrapé sa valeur retombe ».

Etc, etc. Et valent les dollars, les livres, les euros et les « moi, heureusement, j'ai vendu au bon moment » et encore « il faut se faire une raison si on ne gagne pas mais au moins ne pas perdre, du moins pas trop. Money is money ».

Et bla bla... et bling bling et bla bling... Tout ce brassage d'argent virtuel m'assomme. Qu'at-il à voir avec la poésie du quartier ? Qu'on me laisse mon lieu d'utopie.

Tout à l'heure je suis passée devant une vitrine attirée par des tentures fleuries, des fauteuils XVIIIe . Surprise, c'est un hôtel, Hôtel Caron de Beaumarchais. Je suis transportée loin dans le temps, il me vient des mots de Figaro « vous ne vous êtes donné que la peine de naître ». (J'ai envie d'ajouter maintenant : et qu'avez-vous fait après ?)... Passer une nuit dans cet hôtel ! L'âme du lieu est intemporelle et Rue Vieille du Temple la trivialité du temps présent n'a pas cours. Du moins pas pour moi. Je ne veux pas la voir. Je cultive l'esprit de résistance. Et là dans mon Café des Philosophes (mes banquiers se sont-ils trompés d'enseigne ?) un curieux sentiment commence à frémir à l'écoute de leurs mots que je ne peux pas ne pas entendre. Un dilemme, vraiment ? Cornélien sans doute. Usure des mots, emploi qui me fait sourire. Pussions-nous n'en avoir jamais d'autres ! Alors un autre sourire monte d'un peu plus loin je n'en saisis pas d'abord la raison... il monte, irrésistible. J'entends le bruit et la suite de la conversation mais un autre univers commence à se dessiner très loin encore, un peu flou. Le sourire s'épanouit jusqu'à me venir aux lèvres. Je me retiens pour ne pas éclater de rire franchement. C'est vraiment trop drôle, trop réconfortant, c'est un bonheur qui illumine l'instant. La vie vous fait des cadeaux imprévus, royaux. Des images, des mots se précisent. Quel changement de monde et d'humanité ! Tout me revient.

Ce matin même, à Montreuil dans la rue la plus cosmopolite, la plus populaire, la plus hétéroclite qui soit : bazars, épiceries africaines à piments et à gombos, machines à laver d'occasion sur le trottoir. Poussière, bruits de clackson, boubous, gandouras... et puis une boutique pleine de couleurs , très gaie, attirante « Papeterie, Vente et Dégustation de Thé » dit l'enseigne. J'ai déjà comme chaud au coeur. Alors j'entre. Un comptoir avec de grandes boîtes de thé, de petits objets exotiques très colorés sur des étagères, quelques enveloppes, stylos, cahiers. J'ai trouvé celui dont j'avais besoin. Et voilà qu'un homme mal rasé, vêtu à la n'importe comment, parka hors d'âge et de forme me dit que le patron est absent pour un moment mais qu'il lui a confié la boutique et quelques pièces pour la monnaie. A la table du fond, un vieux monsieur visiblement originaire d'Afrique du Nord est installé devant une tasse de thé à la menthe. Il me propose très courtoisement de m'asseoir et de partager le thé. Ça me plairait bien mais j'ai un programme. Je n'ai pas le temps mon parcours du jour est tracé au plus juste : je vais dans le Marais. Très vite à nous trois la conversation tourne autour

du temps qui va trop vite, du temps qu'on n'a plus, qu'on n'a jamais. Alors le monsieur à la parka :

« En Italie on a un proverbe, "Il tempo non torna dietro" (le temps ne revient pas en arrière).

-Vous êtes italien ?

- Eh oui.

Moi aussitôt sans réfléchir :

-Nel mezzo del cammin di nostra vita...(au milieu du chemin de notre vie)

Et lui d'enchaîner :

- mi ritrovai per una selva oscura... (je me trouvai dans une sombre forêt)

Alors tous deux d'une seule voix :

-ché la diritta via era smarrita (parce que j'avais perdu le droit chemin)

-Dante, notre grand poète je l'ai appris a scuola (à l'école).

-Moi aussi je l'ai appris un peu avec mon option Italien au collège. »

Enchantée de parler et d'entendre parler italien je ne résiste pas au plaisir de poursuivre. Je parle de mes voyages, Venezia, Firenze, autostrada del sol, vieux souvenirs. Cet automobiliste aimable qui nous a conduits un bout de chemin et nous a déclaré avec satisfaction « voi, avete la B.B. noi abbiamo la C.C. » (Vous vous avez B.B. nous nous avons C.C. Claudia Cardinale). Alors un autre client, à la petite table du fond, la soixantaine ou un peu plus lui aussi, s'anime :

« Elle est née en Tunisie Claudia Cardinale, comme moi... » et il sort une petite photo en noir et blanc, aux bords dentelés : un beau jeune homme tout vêtu de blanc, à peine vingt ans, une jeune fille brune au sourire radieux à ses côtés. « C'est moi avec Claudia. C'était avant son départ. Elle est devenue célèbre depuis. Je sais quand elle vient à Paris... » Pourtant il n'a jamais cherché à la revoir, il y a si longtemps, leurs vies ont été si différentes. Elle, elle l'a sûrement oublié... mais il a toujours dans son portefeuille la petite photo en noir et blanc. Le sourire est nostalgique mais il la montre avec fierté. C'est son histoire, sa grande aventure.

« Claudia, elle a joué dans Il Gattopardo (Le Guépard), dit l'italien à la parka.

-Oui, je l'ai vu, c'est un beau film, Claudia, quelle beauté !

-Oui, et le roman de Giuseppe di Lampedusa... la fin d'un monde. »

Nous continuons sur le roman, le film que tous ont vu. Sur Dante aussi, sa philosophie, sa poésie, sa popularité en Italie. Tous les écoliers le connaissent et peuvent le citer.

« Quand j'étais petit, à Urbino je montais sur la colline d'où je voyais toute la vallée, et j'écoutais sonner les cloches. »

Nous pourrions continuer longtemps ainsi mais je dois aller dans le Marais ! Je veux payer mon petit cahier. Alors là c'est tout une affaire pour me rendre les pièces de monnaie. Mon italien compte, recompte, s'embrouille. Les quelques centimes sont un monde inconnu de lui. Sans doute connaît-il mieux la monnaie italienne mais sans doute aussi préfère-t-il aux bling bling de l'argent sonnante ou virtuel le son des cloches de son enfance qui résonne encore dans le lointain... Tout un horizon s'est ouvert, m'a transportée en Tunisie sous le soleil, en Italie avec le Guépard, Dante, les cloches d'Urbino. Des sourires s'échangent, les mains se serrent. Ce moment de vie est une grâce, un enchantement, un présent d'humanité que je sens proche et partagé, qui oserais-je dire m'enrichit.

L'horizon et les images de Montreuil s'embrument un peu. Me voilà revenue avec mes banquiers bien rasés, bien mis, impeccables, brassant avec aisance leurs millions. Les deux scènes se superposent. En contrepoint les images et les propos de ce matin me mettent en état de jubilation : on croirait une fable, et elle est vraie. La Rue de Paris à Montreuil s'invite dans le Marais. Un monde vivant, humain rachète cet univers si froid, si content de soi. L'avoir côtoyé, y être entrée dans un échange chaleureux me tient très à distance, me donne de la hauteur.

Au-delà d'une modernité comptable d'un univers sec et plat où les mots sonnent dur et dépourvus de sens j'ai rencontré une humanité intemporelle et profonde, généreuse où chaque parole échangée produit des étincelles de réminiscences, de rêveries. Ricordarsi (se remettre au coeur).

Bonheur du jour.

**Monique Faillet**

## *Le rendez-vous*

Il y avait eu l'obsédant bruit des roues sur les rails toute la nuit, la promiscuité moite de cinq autres dormeurs, nos haleines multipliées jusqu'à l'étouffement, le gémissement des freins, les secousses. Sur le quai de la petite ville du sud, le jour était couleur de cendre, les voyageurs hagards, le matin immobile. Dans la rue principale le personnel des cafés s'agitait. Des flaques de détergent coulaient en rigoles sur les trottoirs. Il faisait froid. Le train avait eu du retard, il n'y avait plus un seul bus dans la direction où j'allais et une cinquantaine de kilomètres à parcourir avant le lieu du rendez-vous. Une odeur de pain chaud et de café m'avait réconfortée.

Antoine ? Pendant quelques secondes j'avais cru retrouver l'expression de son regard. Des yeux très bleus, presque transparents qui auraient pu paraître un peu froids de prime abord. Je me souvenais aussi que ses cheveux blonds et raides, lui donnaient un air de marin norvégien. Il avait une dégaine de type à l'aise avec les éléments même dans les situations périlleuses, ce qui n'était guère surprenant. On ne devenait pas guide de haute-montagne sans faire preuve de quelques capacités. Le refuge où nous nous trouvions en était plein de guides ! Des baroudeurs conscients de leur prestige dont certains, ça se voyait tout de suite, abusaient. Pas tous. Antoine n'avait pas trop l'air de faire le malin. On sentait juste le passionné des points culminants et des verticales. Un toqué, un fêlé mais avec quelque chose de juvénile qui gommait les excès. Quelque chose dans sa vie passée le remettait dans l'axe, il avait les pieds sur terre.

C'était comme ça, que les choses avaient commencé, une attirance en tout bien, tout honneur. Et puis il y avait eu une descente difficile, à la fin de la deuxième journée. Cinq kilomètres de chemin forestier, des skis qui dérapent sans mordre sur le verglas. Une tension dans les cuisses vite insupportable. Je m'étais arrêtée pour reprendre mon souffle. Les autres m'avaient lâchée. C'était le moment où le soleil avait basculé derrière la barre des Écrins. La neige couleur de coton sale était devenue sinistre. Tout le paysage avait sombré en même temps que le soleil. On n'entendait plus rien, juste le chuintement des spatules de ceux qui me doubleraient et disparaissaient. Ce soir-là, Antoine faisait la voiture balai. Il était passé devant moi et je n'avais plus eu qu'à laisser aller. Glisse plus souple, plus facile. Descente en slalom léger avec lui pour ouvrir la piste. Même rythme, même chuintement, même trace. Un accord, une harmonie, un tango.

Une fois au refuge chacun était parti de son côté. J'avais rejoint Jérôme qui sortait des douches et qui se demandait où j'étais passée. Il était occupé à faire sécher ses gants sur le radiateur. Coïncidence le lendemain, j'avais changé de groupe. On m'avait placée dans le groupe d'Antoine.

Dans la petite ville du sud où le train m'avait déposée, j'avais dû marcher pour sortir de la ville. Après la station service, il n'y avait plus rien. La route s'enfonçait dans les collines. Deux conducteurs étaient passés, m'avaient évaluée du regard et avaient filé. Puis un engin vrombissant avait surgi et s'était arrêté à côté de moi.

– Vous allez où ?

C'était un jeune type sympa et sans façons, le jeune à qui on pouvait faire confiance tout de suite, look rétro travaillé, cheveux sculptés à coup de gel, baskets en partie délacées et veste un peu trop grande révélant le Marcel élimé. J'avais à peine hésité.

– Je vais à Tarendol.

–Ok, montez ! Avait-il dit en libérant le siège passager de tout ce qui l'encombrait. Vous avez de la chance aujourd'hui, je passe rarement par là d'habitude.

La voiture ne payait pas de mine mais Bashung chantait en stéréo : Oh ! Gaby, Gaby tu devrais pas m'laisser la nuit, j'peux pas dormir, j'fais des folies...Oh ! Gaby !. Cela avait eu un bon effet sur mon état nerveux. A l'entrée du village, j'avais dit : « c'est gentil, laissez-moi là ». Le jeune homme avait continué son chemin sur les chapeaux de roue.

J'étais à Tarendol, village drômois de quelques centaines d'habitants, D'un côté, une rangée de maisons tombant à pic sur les bouillonnements d'un torrent De l'autre côté une jungle d'herbes folles et de saules verdissant. Tarendol. Avant dernière étape de mon voyage.

Au téléphone, nous avons décidé de passer le week-end dans un cabanon appartenant à des amis. L'endroit était complètement perdu, aussi perdu qu'un très ancien rêve de baba cool. Rien à des kilomètres à la ronde sinon une chapelle classée, un ou deux mas, et un peu plus haut, au bord d'une falaise, un village abandonné dont les pierres tombaient année après année. Antoine qui arriverait des Hautes-Alpes en voiture apporterait des duvets de montagne. Dans le cabanon on trouverait peut-être, un coin de parquet propre, au niveau de la minuscule mezzanine pour s'installer.

Pour me rendre là-bas, à pied, avec mes bagages, j'en avais pour plus d'une heure et j'avais encore beaucoup de temps devant moi. Je m'étais dirigée vers la place du village dans l'espoir de trouver quelque chose d'ouvert. C'était jour de marché. Je connaissais peu de gens dans la région. En apercevant Simon sur mon chemin, j'avais cru rêver. Impossible de l'éviter, il m'avait tout de suite reconnue. Avec sa truculence habituelle, il m'avait interpellée. Il était très étonné. Vous ici ! En cette saison ! Et seule ? Eh ! bé ! Mais où était Jérôme ? Et les enfants, ils étaient où, les enfants ? Je lui avais raconté une histoire à dormir debout, mais quand je l'avais quitté, lui que j'avais toujours classé dans la catégorie des naïfs, avait bizarrement pris l'air de celui à qui on ne la fait pas.

Simon habitait dans les collines, à deux pas du cabanon. L'été quand il allait voir ses bêtes au pré, il montait dire un petit bonjour. Certains soirs il s'asseyait avec nous autour du feu de bois, pour boire un canon. Là-haut, il y avait toujours une faune un peu bizarre qui le faisait sourire. Des écolos qui parlaient de retour à la terre. Des filles en bikinis, bronzées comme les pin-up des calendriers qu'il affichait dans sa cuisine et qu'il nous montrait avec délectation.

Mon moral était au plus bas quand j'avais franchi la porte de l'unique café-hôtel-restaurant du village. La salle était remplie d'hommes qui buvaient le pastis en fumant comme des pompiers. Ils avaient levé la tête à mon arrivée. J'avais bu mon café trop vite puis, pressée de quitter les lieux, sans savoir ce que j'allais faire de mon temps, j'étais allée au comptoir pour payer. La patronne étourdie avait demandé :

– C'est pour une chambre ?

Dans un moment de fatigue extrême et de découragement profond, j'avais répondu que oui, C'était bien pour une chambre.

– Une chambre pour combien de personnes ? avait demandé la dame.

– Une chambre pour deux s'il vous plaît.

– Est-ce que vous prendrez le repas ?

– Nous verrons ...

Ce « Nous » avait résonné bizarrement. Les hommes qui buvaient au comptoir, en se racontant des histoires de chasse aux sangliers, n'avaient-ils pas, un instant suspendu leurs conversations pour m'examiner ?

La chambre, comme toutes les chambres longtemps fermées, sentait le moisi et ne comportait même pas un cabinet de toilette. Juste un lavabo et un bidet. WC sur le palier. Tout y était triste, élimé. Allongée sur le lit, je me demandais comment j'allais me sortir de ce mauvais pas. Mes « sentiments » faisaient flop ! Comment renouer le contact avec quelqu'un qu'on connaît à peine et dans de pareilles circonstances ? J'allais au désastre.

Je ne sais plus comment j'avais réussi à rejoindre le lieu du rendez-vous. En tout cas, j'étais arrivée la première sur la colline et j'avais atteint le cabanon. Je m'étais assise sur un banc en rondin près d'un foyer extérieur en pierre, fabrication maison. Je n'avais pas attendu longtemps, Antoine était arrivé à l'heure dite dans une vieille Mercedes bien trop grande pour lui. Véhicule utilitaire avait-il précisé qui lui permettait de transporter ses clients. Son statut de Guide avait excusé à mes yeux le vieux clou dans lequel il avait surgi sans gloire. Nous nous étions embrassés sans effusion particulière, avec une réserve prudente. Il avait regardé autour de lui. La vue à 360°, le Vercors au loin. L'idée au dernier moment d'une chambre à l'hôtel lui avait paru raisonnable, même s'il avait bien pensé à prendre des duvets.

Il avait proposé d'aller prendre un pot à Dieulefit puis nous chercherions un endroit où dîner. A partir de là, tout s'était ligué contre nous. Les cafés déserts, les restaurants fermés, les gargotes aux plats réchauffés. Nous étions plongés dans une solitude sans divertissement, une intimité sans échappatoire. Nous étions des rêveurs, des vagabonds, des dingos, mais pas des illusionnistes. Les recoins, les replis du cœur et de l'âme, tout serait exhibé dans ce piège que nous nous étions tendus mutuellement. Nos caractères ne nous porteraient pas à faire semblant. Avions-nous besoin de ça pour revenir sur terre ?

La chambre pour deux était devenue l'espace d'un week-end, un lieu hors du monde, hors du temps, hors la loi. Au bout de ces deux jours est-ce que je ne savais pas tout de lui ?

Est-ce qu'il ne savait pas tout de moi ? D'ailleurs la première nuit, je n'avais pas aimé sa façon de pisser dans le bidet, de m'imposer la vision de ce beau jet dru de petit mec, non sans une certaine arrogance. Mais après la seconde nuit, au petit matin, accroupi sur le rebord d'une fenêtre, il s'était absorbé dans l'écoute du chant des oiseaux tout en regardant les truites dans le torrent. J'avais bien aimé cette image de lui.

L'heure du train était venue. Sur le quai de la gare, nous nous étions dit « à bientôt », comme on dit « à bientôt » à une vague relation croisée par hasard dans la rue.

\*

L'été suivant, il y avait eu sur la colline, la nuit de la pluie d'étoiles. Le dos dans l'herbe, on sentait valser la planète tandis que filaient les météorites. Simon était là. Au troisième verre de vin, il avait dit hors de propos :

– J'avais oublié, mais c'est bien vous, que j'ai vue à Pâques...?

Jérôme n'avait pas bougé et je m'étais redressée, surprise.

– avec un grand... un blond...en tout cas, un gars pas d'ici...

Au moment où j'avais croisé Simon, sur le pont au-dessus du torrent, j'étais seule. Simon rôdant dans les alentours, nous avait-il espionnés par la suite ?

Impossible de détecter une intention dans sa voix, peut-être, le vin bu avec Jérôme, ce soir là, avait-il fait naître une solidarité silencieuse Une solidarité entre hommes qui avait tracé son chemin dans la mémoire du vieux garçon. Et ça surgissait comme ça, le soir de la pluie d'étoiles.

– C'était un beau week-end, avait dit Jérôme. J'ai beaucoup regretté de ne pouvoir être là.

**Danièle Mouillé**



## *Cinq à sept*

Ce jour-là, rue Jacques Callot, une femme exposait ce qui s'attendait ou restait de joyeux personnages couronnés de feuilles et de branches, des corps inachevés ou effacés par le temps, tout en blancheur brisée d'empreintes où se creusaient des ombres sous la lumière. Martha avait écrit son nom sur le livre tenu à la disposition du public, elle y avait ajouté quelque chose comme : « et tous ceux à qui livrer ces feuilles ». Ceux qu'elle connaissait, ceux qu'elle ne connaissait pas. La photo qu'elle avait emportée n'était pas bonne. Elle témoignait même d'une totale impuissance à fixer ce qui lui apparut alors comme le passage du temps. Du moins donnait-elle le nom de l'artiste : Granet.

Devant la galerie, sur le trottoir, il y avait un banc aux supports de fonte ouvragée. Le soleil chassait un reste de pluie, mais Martha portait un ciré, ce qui lui permettait de s'asseoir. Quand elle s'était relevée, un jeune garçon l'avait abordée.

- Savez-vous, dit-il, que vous avez une tache violente sur le menton ?

Elle en demanda la couleur.

- Sanglante, répondit-il. C'est sûrement du rouge à lèvres.

Elle le remercia. Pareille tache marquait en étoile les commissures de ses lèvres à lui : de la sauce tomate ?

Ils avaient ri et elle était partie.

Quand elle s'était retournée, devant la terrasse de La Palette, elle vit qu'il continuait à la regarder, mais ce ne fut que quelques rues plus loin que, le retrouvant comme par hasard, elle avait décidé de le suivre.

Le garçon semblait ravi. Mais Martha savait qu'il n'y avait pas rencontré. Ce n'était pas l'affaire des huit ou dix ans qu'elle avait de plus que lui. Dans ce coin du 6<sup>ème</sup>, entre la Seine et le boulevard St-Germain, tout était pour elle si saturé qu'elle ne pouvait plus y faire de nouvelles rencontres.

Les rues qu'ils suivirent, elle les avait oubliées.

Ils avaient franchi le porche où Martha avait attendu, trois quarts d'heure plus tôt, que passe une averse, puis elle s'était retrouvée chez lui, au 6<sup>ème</sup> étage d'un immeuble de la rue Guénégaud.

De l'appartement, elle se rappelait un cosy des années 40, sur les fenêtres des pots de fleurs mal arrimés, et le verre d'eau qu'elle lui avait demandé. Il lui avait montré, de l'autre côté de la cour, il s'agissait plutôt d'une de ces rues étroites et calmes où se parlent les chats et les oiseaux, les fenêtres d'un appartement où se réunissaient des équipes de jeunes giscardiens. Elle imaginait leurs costumes, leurs cravates. Dans ce quartier d'intellectuels, elle trouvait aux papiers qu'ils devaient agiter quelque chose d'obscène et d'inquiétant, comme des montures de lunettes vides sur des regards blancs.

De la fenêtre, ils étaient passés dans une pièce occupée par des meubles de bureau de récupération, en ferraille grise. Du tiroir, il avait sorti un saurien en métal qu'il dit avoir réussi lui-même, du premier coup. Il en avait vendu un exemplaire, il avait décidé de continuer. Un matériel qui ressemblait à celui des dentistes était fixé au mur, un peu plus haut. Un autre cosy meublait encore la pièce, et une armoire de type cantine. Les coussins et les couvertures avaient traversé les époques sans trace de nettoyage. Martha ne savait plus s'il y avait ou non de vieux fauteuils de voiture, mais l'atmosphère était bien celle d'un garage où l'on aurait pu bricoler si l'on avait pu faire monter six étages à une vieille tire ou à sa moto. Faute de quoi s'entassaient dans la poussière les écrous, les vis, les clés et cet étrange matériel de fraiseur ou de dentiste.

Quel contraste à l'entrée de la dernière pièce ! Dans la lumière électrique, tout y était rouge ou rose, intime et ordonné. Un grand matelas recouvert d'un dessus de lit indien était posé à même le sol sur son tapis, une ou deux robes étaient suspendues sur des cintres, sous un abat-jour à longues franges de soie.

- C'est la chambre de mon amie, dit le garçon. Elle est comédienne. Pour le moment, elle est partie.

Quand le garçon lui avait montré des photos de la comédienne, au mur et sur le lit, Martha ne fut pas surprise de s'y reconnaître, quelques années plus tôt, portant haut les cheveux blonds pour dégager le visage, les yeux très clairs, hésitants entre le gris à la limite du bleu. Déterminés. Martha avait fait une remarque sur cette ressemblance, mais le garçon ne pouvait pas savoir qu'elle était vraie. Elle avait les cheveux châtain, elle les avait fait couper depuis.

Ils étaient retournés près du premier cosy. Elle avait dû s'installer par terre puisque, assis derrière elle, le garçon pouvait jouer avec la boule vivante de ses cheveux. Son amie avait des aventures. Dans ce milieu, pour une fille comme elle, c'était à la fois facile et nécessaire. Pour le moment, elle était partie. Mais elle avait laissé quelques affaires.

Martha portait un pantalon de cuir souple bleu vif. De ses cheveux, les mains du garçon avait pris la rondeur des joues, elles voulaient descendre vers le corsage, mais elle les arrêta.

Elle avait alors parlé de la maison qu'elle habitait, une grande maison ouverte sur les blés où elle élevait ses filles, sous la garde d'un chien. Il continuait à lui caresser le visage jusqu'au moment où elle s'était levée pour partir.

Le numéro de téléphone du garçon, son nom, l'adresse, elle les avait perdus. Il avait quelque chose de sa jeunesse, une candeur, l'intelligence encore inemployée. Peut-être avait-elle été si peu de choses pour lui qu'il ne lui restait rien de son passage. Peut-être était-ce comme si elle n'était pas encore passée.

**Nadine Cléaud**



## *Une rencontre ?*

La maladie de Lyme, c'est épuisant.

On attendait des Allemands. Choix du menu, liste des ingrédients, ménage, courses, cuisine, service, conversation et les rangements, c'est du travail. Seigneur, reste avec nous.

J'ai commandé ma viande au Super-U de Saint-Mars-la-Jaille. La veille, je pars la chercher et rapporter ce qu'il faut. J'ai mal partout et mes genoux flageolent.

Arrêt à l'épicerie du village qu'il faut soutenir. Passer à l'église ? Pas le temps. Et puis, en face, un ouvrier au seuil de son chantier qui regarde tomber la pluie. Lui montrer que l'église est fréquentable. J'entre.

Pour un bel intérieur, c'est un bel intérieur. Merci à ceux qui l'ont bâti. Allumer un cierge, c'est 1 euro. 1 cierge par jour, 365 euros l'année.

Un en passant, c'est dans mes prix. Je mets un cierge à Notre-Dame, lui chante quelques couplets et demande son assistance. Et puis, le Super-U de Candé (11 km de Le Pin) est mieux que celui de St-Mars (10 km de Le Pin). Allons-y plutôt.

D123 et ses bornes commémoratives de l'avancée américaine en 1944. Sur France-Culture, les nouveaux chemins de la philosophie, puis des poètes...

Je n'ai pas d'argent liquide. Ne pas oublier de chercher un distributeur.

+ + +

Devant le Super-U de Candé, un mendiant très maigre, roux. Je mime l'indifférence, mais il me dérange. J'essuie soigneusement mes pieds sur le tapis, j'entre dans le magasin en ruminant. Un rond petit monsieur en sort, tout réjoui avec ses packs de bière « parce qu'il n'a pas assez plu ». Braves vieux messieurs sans états d'âmes, eux. Tout de même.

Je farfouille dans mon porte-monnaie. Que des pièces de 2 euros. Ça me fera 3 euros du matin. A ce train, ma fille, c'est du 1000 par an. Je donnerai ma pièce avec l'air honteux qu'on prend dans ces cas-là. Et puis, le flash : la viande m'attend à St-Mars. A Saint-Mars !

Demi-tour au chariot. A la barrière, il s'avère que je n'ai rien volé.

+ + +

Le mendiant n'est pas vieux. Il porte une moustache rousse et il a des yeux bleus. Il prend ma pièce joyeusement. Je dis :

-J'avais oublié que j'ai commandé ma viande à St-Mars-la-Jaille. Je ne suis donc venue ici que pour vous.

C'est à l'église que je me suis déconnectée de mon programme ! J'ajoute que j'ai brûlé un cierge avant de venir et le bon dieu s'invite dans la conversation.

Le mendiant parle un français sans accent.

- Je suis presque chrétien, dit-il, et moi : Pourquoi pas complètement ?

Parce que, dit-il, je fume. Et aussitôt d'ajouter, véhément : mais je ne bois pas. Pas une goutte depuis que je suis né.

Il se reprend tout de même, à peine audible vite réprimé : sauf peut-être une petite bière  
Autrement pas question.

Il n'a pas l'air marqué par l'alcool. Je tente une pédagogie prophylactique. : mon pancréas, le  
pancréas qui ne se régénère pas...

Ah ! le mendiant comprend de quoi je parle : quand il s'est fait renverser par une voiture, il a  
perdu l'usage de sa jambe et je me dis : comme un chien. Il s'est fait renverser comme mon  
bon chien par une voiture.

Il me montre la patte droite de son pantalon qui flotte. Il était en ... le mot lui manque, mais  
ça s'actionnait avec les bras. Je suggère *fauteuil roulant*. C'était bien ça, *fauteuil roulant*.

Le mendiant qui ne l'était peut-être pas encore à ce moment de son récit est entré dans une  
église, il a fait une petite prière au bon dieu, il lui a dit tel quel bon dieu réparez ma jambe et  
je voyais : il avait maintenant sa jambe qui marchait et la mienne aussi.

Minute, parce qu'elles étaient bien flageolantes, mes jambes, mais bref, le bon dieu au ciel, le  
mendiant y croyait.

J'ai dit : alors, pourquoi vous dites que vous êtes « presque » chrétien ?

Il a levé les yeux. : c'est parce que je fume.

J'ai dit : C'est pas grave si vous n'êtes que presque chrétien. D'ailleurs, le bon dieu est là  
aussi pour ceux qui ne le sont pas du tout.

Nous nous sommes souhaité bonne chance. Deux jours plus tard, je n'avais pas envie de le  
revoir. Sous mon bob antisolaire, il ne m'a pas reconnue. Pas même regardée.

**Elisabeth Linard**

## *La manif et le vélo Solex*

Un matin en traversant la rue du village où j'habite depuis ma dernière nomination, je me trouve face à Dany Cohn-Bendit ! Dany Cohn ! comme disent les habitués, en grand ! posé sur le trottoir, devant le bureau de tabac ! L'étudiant dont on parle depuis un moment à la radio, fait la Une du Courrier de l'Ouest. On le voit s'opposer, dans une mimique devenue célèbre, à un représentant des forces de l'ordre. A première vue on pourrait penser qu'il ne fait pas le poids. Sans doute à cause de l'angle de prise de vue car c'est le CRS, vu de profil, qui occupe massivement tout l'angle gauche de la photo. De l'homme casqué, on ne découvre que les attributs de la brutalité. Le blouson en cuir noir, le casque clouté avec la mentonnière et les sangles qui mordent les joues.

Face à ce fantassin anonyme, le leader du 22 mars photographié, lui, en contre-plongée semble bien petit, fragile. Mais il est placé au centre de la photo et son visage est le seul dans un groupe de contestataires, qui soit mis en lumière.

La première chose qui me vient à l'esprit est qu'il n'a pas le physique de l'emploi. Rien des aventuriers hollywoodiens de mon enfance, malgré l'éclairage. Pas la gueule non plus d'un Gérard Philippe, d'un Delon ou autres acteurs à la mode dont les photos inondent les pages des magazines. Dany a un peu de bedaine et les traits plutôt ingrats. Les filles de ma génération qui sont en général, à cette époque, peu concernées par les questions politiques mûrissent des rêves plus photogéniques. Mes longues soirées d'institutrice remplaçante, isolée dans une campagne conservatrice et hostile, me laissent le temps de rêvasser à d'autres héros. Je n'ai d'autres distractions dans la semaine que des cahiers à corriger et des livres de poche grâce auxquels je peux en partie m'évader.

Les états d'âme des étudiants de Nanterre, jusqu'à ce jour, m'ont laissée de marbre. J'ai beau avoir un métier *intellectuel* : « si, si, tu auras un bon métier. » m'ont affirmé mes parents quand je suis entrée à l'Ecole Normale, je n'en suis pas moins une jeune travailleuse qui n'a jamais mis les pieds à l'université et je vois les étudiants parisiens comme des privilégiés. Comment prendre au sérieux ces potaches qui brûlent des voitures ?

Pourtant dans ce village éloigné de tout où je suis obligée de passer cinq soirées par semaine, l'impertinence du leader étudiant finit par trouver un écho au fond de moi. Comme j'aurais aimé avoir le courage d'une telle insolence, ne serait-ce que pendant ma scolarité. Je garde quelques rancunes de mes années de normalienne. Cette forte tête, à la Une du journal, n'a pas le physique de l'emploi mais il a de la dégaine.

Le soir, dans ma chambre chez l'habitant, j'ai des échos des manif sur mon transistor et pendant le week-end, je regarde la télé chez mes parents.

Rues déparées, voitures incendiées. Jeunes rebelles courant sur les boulevards, projectiles aux poings, dans une gestuelle de lanceurs de disques. Insurgés audacieux pleins de vitalité, tellement déterminés qu'il me prend parfois l'envie de me faufiler parmi eux.

Le mouvement de mai s'étend. Le collège où j'exerce dans une classe dite de « transition » qui rassemble les élèves en échec, se met en grève. Les profs discutent dans les couloirs et les élèves les plus grands du collège, mais aussi les plus défavorisés, ceux des « Classes pratiques », se mettent à gesticuler. Je me souviens qu'un de mes collègues s'est exclamé en parlant de ses élèves : « Se mettre en grève ? Tu parles pas toi...ils vont te prendre mon pied au cul, ça va pas traîner, s'ils continuent à l'ouvrir ! ».

Cette déclaration pragmatique mais paradoxale, dans un mouvement qui revendiquait des libertés m'a fait sourire.

J'ai cessé le travail. Quelques jours plus tard, je tente d'aller seule à la première manifestation à Angers, mais je n'ai pas eu le temps de contacter des amis ( peu ou pas de téléphone à l'époque). Mon père m'encourage, il est encarté à la CG T. Ma mère ne se prive pas de dire qu'elle n'aime pas les CRS. *Ces gars-là tueraient père et mère. Quant à De Gaulle, parlons-en, le grand Charles, il est pas pour l'ouvrier, celui-là.*

J'arrive en ville, seule, accrochée à mon vélo Solex dont je ne sais que faire. Je m'arrête au bord du trottoir. Une étrange marée montante emplit tout l'espace du boulevard. J'écoute le bruissement particulier de la foule qui avance lentement. Murmures de galets roulés dans la vague dans un long chuintement. Avec des temps forts et des silences, des flottements de voiles. De grands oiseaux rouges et noirs planent dans le ciel. Drapeaux. Bannières. Les Communistes. Les Anarchistes. C'est la première fois que j'assiste à un pareil spectacle.

Il me semble entendre les paroles d'une chanson de Léo Ferré. « Ni Dieu, ni maître... ».

J'ai une irrésistible envie de me laisser emporter par cette grande force bruissante. J'ai un pincement au cœur en voyant passer les ouvriers, les plus vieux surtout. Ceux qui portent des vestes noires, comme en porte encore un de mes grands-pères. Les larmes me montent aux yeux. J'en ai tellement entendu des histoires d'usines, des histoires de petits chefs. Je les ai tellement vu marcher dans les rues de mon quartier à l'appel des sirènes, en foule comme aujourd'hui pour aller « gagner leur pain ». C'est ce que m'expliquaient mes parents. *Il faut travailler dur pour gagner son pain.* Mais comment me joindre à eux ? Avec ma queue de cheval, mon chemisier clair et ma jupe courte, je ne suis plus depuis longtemps, une des leurs. Puis j'ai vu passer les étudiants, tapageurs, le poing levé. Puis j'ai vu flotter les banderoles des syndicats enseignants. Je n'ai reconnu personne. J'étais tout près de me jeter à l'eau et pourtant accrochée à mon vélo Solex, paralysée à l'idée de l'abandonner, paralysée à l'idée de me fondre dans la foule anonyme.

Je suis rentrée à la maison et mon père qui au cours des manifestations ouvrières de 1956 avait couru *comme un dératé, avec les CRS au cul, sous les bombes lacrymogènes*, mon père qui avait dû se réfugier avec un de mes oncles et des copains dans un couloir sous une cage d'escalier, mon père qui n'avait jamais oublié qu'un des voisins avaient perdu la vue ce jour-là dans un affrontement m'a dit :

– Alors ?

– Alors rien...je ne connaissais personne et je ne savais pas quoi faire de mon Solex.

– Mais qu'elle est bête cette-fille-là ! a dit mon père, puis il a ajouté en se marrant – « T'es bien une pissouse ! ».

Je ne pouvais qu'espérer une session de rattrapage. Les sessions de rattrapage sont venues par la suite. 1968 ne fut pas qu'un moment. Ce fut dans la durée une révolution des mentalités qui devait irriguer nos vies, modifier les façons de se percevoir dans la société en tant que personne, en tant qu'homme ou femme, remettre en question les rapports hiérarchiques et tous les rapports de force en général, y compris les rapports maître-élèves. J'ai eu par la suite la chance d'être nommée dans un autre collège rural qui est longtemps resté en ébullition, dans une sorte de « ferveur post-soixante-huitarde. Cela créait une dynamique propre à toutes les formes de remises en question.



On voulait supprimer les estrades et mettre les tables en rond. Nos élèves expérimentaient le texte libre, le vers libre et l'écriture automatique, le débat, le jeu dramatique, le théâtre de l'éphémère et celui de l'opprimé car la renommée d' Augusto Boal était parvenue jusqu'à nous. Nous voulions une école ouverte sur le monde, le théâtre, le cinéma. Nous voulions-quelle ambition !- former de futurs citoyens éclairés qui ne s'en laisseraient pas conter, plus tard, dans leur métier, dans leur vie. Nous voulions même des filles « averties » et des garçons respectueux. Quelques-uns d'entre nous faisaient ce qu'on appelait un peu pompeusement de « l'éducation sexuelle ». Ce qui ne fut pas sans susciter des ragots de village et des plaintes. Mais rien ne pouvait freiner nos convictions. Nous voulions tordre le cou à la bien-pensance et faire sauter les verrous.

Certains voulurent y voir du désordre, d'autres continuent de penser que ces années furent intenses et créatives. Je me souviens de ce slogan : « Cours camarade, le vieux monde est derrière toi ! ». Nous tentions de courir vite et joyeusement.

**Danielle Mouillé**

## *Nantes, un mois de mai en décembre*

C'est encore mai, mai en hiver, mais mai quand même, mai en décembre. La révolte étudiante est encore bien vigoureuse, bien vivante, bien réelle. Nantes n'en finit pas d'être en mai alors que l'hiver est déjà là.

Le temps est comme décalé. Paris- Province. Comme un exemple de la théorie de la relativité. La province en orbite vieillit moins vite que la capitale. En ce mois de décembre 1968, la révolte à Nantes est encore dans son printemps soixante huitard.

Décembre 1968. J'arrive à Nantes. Pour moi, c'est avec retard que je vis le mois de mai.

Mais alors, où étais-je en mai ? Institutrice, c'est sûr. A Cholet, certainement. Refusant que mes études s'achèveraient avec l'année de terminale à l'École normale d'institutrices d'Angers, je me suis inscrite en première année de DEUG, en géographie à la Faculté de Lettres de Nantes. Pourquoi géographie ? Je n'en sais rien. Il se trouve que ce choix s'avérera bien en adéquation avec mes compétences et mes goûts.

Mai 1968. Je prépare la première moitié de la première année du DEUG. Étant salariée, je bénéficie d'un temps double pour préparer l'examen. Depuis le début de l'année scolaire, je rentre vite chaque soir, ma journée auprès des bambins achevée, pour capter à la radio les cours que j'écoute studieusement. Quant aux émissions d'actualité, je les suis d'une oreille distraite. Famille catholique. Père gaulliste. Je ne sais pas encore que les idées qui bouillonnent en mai feront exploser toutes les certitudes de mes vingt ans.

Mai 1968. Grève dans l'éducation nationale. Je n'ai pas le choix. Il me faut la faire. Et ce n'est pas que je m'en plaigne. Je peux travailler l'examen pour la fac. Il ne sert à rien que je reste à Cholet. Je retrouve le foyer familial. La radio, le journal doivent parler en continu des événements, je n'entends rien. Et mes parents n'ont guère l'habitude de faire des commentaires de l'actualité.

Marraine depuis peu d'une petite Évelyne, je m'initie au crochet. Je suis une sage jeune fille qui quand même, découvre Simone de Beauvoir et apprend qu'elle appartient au « Deuxième sexe ». Ma seule conscience politique consiste à m'insurger contre le racisme. Le premier jeune homme de couleur, comme on dit alors, le premier qui m'invitera à danser aura toutes les chances de me séduire. Je lis « Le courrier de l'Unesco », auquel je suis abonnée, et la

page de couverture qui présente les bouilles de ces petits enfants de tous les continents exalte mon idéal de fraternité universelle.

Ma mère me lance de graves mises en garde : en effet, j'ai décidé d'aller étudier à Nantes et elle me présente le milieu étudiant comme un lieu terrible où je vais me perdre et surtout en fait , où elle va me perdre. Pour réaliser mon projet, j'ai fait une demande de bourse dont j'aurai la réponse à l'automne. Les détails pratiques sont chose facile à résoudre : je vends ma voiture et je me mets en disponibilité de l'Éducation Nationale dès que la réponse de demande de bourse sera positive.

Ma mère se plaint. Est-ce que ce n'est pas assez bien pour moi que d'être institutrice ? Vouloir poursuivre des études est ressenti par elle comme une insulte et une trahison à l'égard du milieu ouvrier dont je suis issue et dont je fais encore partie.

Dans l'établissement horticole où travaille mon père, il n'est pas question de faire grève, c'est comme une évidence. Et ma mère, couturière à domicile, ne va pas cesser de travailler pour ses clientes habituelles.

Un jour de mai, une manifestation a eu lieu en ville. Je l'ai aperçue de loin. Du bruit, une foule, de la fumée, sans doute des gaz lacrymogènes mais j'aurais bien été incapable de comprendre ce que j'apercevais de loin. J'étais bien dans dans un autre « espace-temps », inconsciente de ce qui se déroulait à ce moment-là. Ma mémoire occulte sans doute certains souvenirs. Pas un instant, je ne me suis sentie concernée. Et si mes parents durent se réjouir de l'issue des affrontements de ce mois de mai, se sentir confortés dans leurs convictions, il me reste en souvenir le terme de « chienlit » employé par De Gaulle pour décrire la situation. Dans ma famille ; on aime l'ordre, le respect de la loi et l'autorité. En ce mois de mai, je ne sais pas encore que dans les dizaines d'années qui vont suivre, je ne vais avoir de cesse de défier ces valeurs-là.

L'été s'écoule . La rentrée de septembre et puis la Toussaint arrivent. Et enfin la réponse à la demande de bourse ; accordée ! Je vais aller étudier à Nantes. J'ai forcé la porte qui voulait que je ne poursuive pas d'études au-delà de Bac . Tout va vite. Ma mère m'accompagne pour trouver un logement. Une veuve me loue la petite chambre de sa fille dans un pavillon ; en vélo-solex, je pourrai vite me rendre à la Fac. En tout et pour tout, je me contenterai des 450 F mensuels dont je vais disposer.

J'ai repris une inscription en première année de DEUG car si les examens ont bien eu lieu en mai, mes prestations ont été pitoyables.

Décembre 1968. J'arrive à Nantes. Étudiante. C'est un rêve qui se réalise. L'inconnu ne me fait pas peur. Quel bonheur de pouvoir assister aux premiers cours. Pourtant, rien ne se déroule comme je le prévoyais. Très vite je découvre que l'atmosphère à la Fac de Lettres est on ne peu plus tendue. Les étudiants font grève ; dans le hall d'entrée, les slogans, les affiches me laissent complètement ahurie. Je ne comprends rien. Que veulent-ils ces étudiants ? Que réclament -ils ? Je juge que tout leur est facile tandis que pour moi, chaque heure de cours est

comme une revanche. Bien vite, je réalise qu'assister aux cours est perçu par eux comme une trahison. Dans les salles, nous sommes peu nombreux à écouter le prof. Ces garçons et ces filles de mon âge qui font grève sont dans un autre monde, sur une autre planète. Le climat devient violent. Un jour, un groupe, passant dans les couloirs, enlève la porte de la salle de cours où je me trouve et se met à nous invectiver violemment.

Je comprends que cela devient impossible d'assister aux cours.

Ce jour- là ou un autre, qu'importe, une surprise nous attend quand nous descendons les marches en sortant du bâtiment : il sont là, en rangs serrés, casque sur la tête, bouclier en plexiglas, le CRS. Effrayants, terrifiants. Le spectacle, d'un coup, fait basculer la jeune fille raisonnable et rangée que j'étais, en une rebelle à l'ordre établi. Il me fait rejoindre le camp de ceux qui manifestent, qui veulent se faire entendre, qui veulent faire entendre de justes revendications.

Cette année-là, l'année universitaire commença réellement en janvier 1969. Mais, pour moi, la suite est une autre histoire.

**Odile Pineau**











·  
·  
·

·  
·





